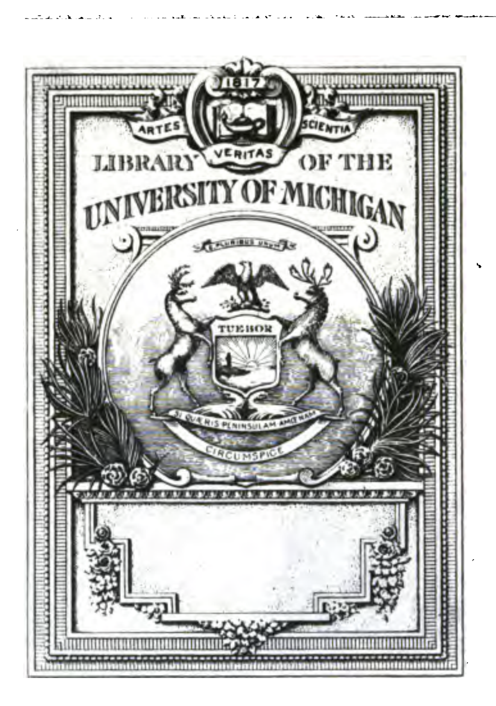
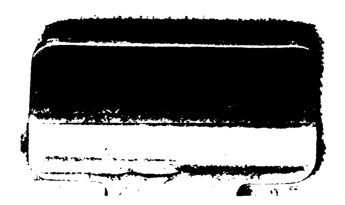

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



MAURICE BEAUBOURG

L'Image

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis* RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1894

L'Image

PIECE EN TROIS ACTES

Jouée pour la première fois au Théâtre de l' « Œuvre »
le 27 février 1894.

Imprimerie Générale de Châtillon sur-Seine. — Pichat et Pepin.

A MA MÈRE

N. B.

PERSONNAGES

MARCEL DEMÉNIÈRE, romancier idéaliste	MM. LUGNÉ-POE.
GEORGES DRIETTE, son ami	PREVET.
CLAUDIUS ROUGIER, chef du naturalisme.	RAVET.
JACQUES BERGERET, beau-frère de Marcel.	GRANGE.
TABARION	BULLIER.
PILOSEAU.	DAUVILLIER.
GIGNOUX-MOREL	JEAN KEMM.
LIRIEL.	JABLIN.
VRILLE.	ANDRÉ.
MIDEL	DE BER.
ESPÉRANDIEU.	ZANETTO.
JEANNE DEMÉNIÈRE, femme de Marcel	Mlle BADY.
ANTONINE DRIETTE, femme de Georges.	MMmes DANGEVILLE.
MADAME DE Saint-GELIN.	ALICE VERNEA[U]

Pour la mise en scène, s'adresser à M. LUGNÉ-POE à l' « Œuvre »
23, rue Turgot.

L'Image

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

MAURICE BEAUBOURG



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1894

D'UN

THÉATRE IDÉALISTE

A propos de cette pièce, quelques esprits fort distingués me traitèrent de néoplatonicien.

Ironie ou louange, j'accepte avec joie.

La vieille épithète d'idéaliste, je m'en contenterais fort bien.

Qu'ai-je voulu faire, en effet?

Une pièce idéaliste!... C'est-à-dire —

car il faut s'expliquer — une pièce dont tout l'intérêt humain, toute l'action, toute l'émotion dérivassent d'une crise mentale.

Beaucoup d'hommes et de femmes du monde, des bourgeois, des bourgeoises, des critiques, honorent de l'épithète qui m'agrée, une école de sous-Feuillet, de sous-Sand et même de tiers de Cherbuliez qui ne sont nullement pour me complaire.

Ces gens-là, auteurs et lecteurs, se piquant d'éducation littéraire, abonnés au « Temps », intellectuellement costumés chez les faiseurs à la mode, ont une candeur merveilleuse à confondre l'hypocrisie des manières et du ton, l'apparent savoir-vivre, le décor mondain,

l'élégante altération des sentiments, le *romanesque* enfin, avec l'Idéalisme véritable, négateur des prétendues Réalités, affirmateur de la seule Vérité, l'Invisible.

L'Invisible dans ma pièce, c'est l'Image. Mais ce mot d'image est symbolique; il peut s'étendre à l'univers, il renfermerait au besoin une théorie du monde.

Néoplatonicien!... Pourquoi pas tout simplement platonicien?... La caverne de Platon?... Les ombres sur les parois intérieures!... Ils n'ont rien vu d'autre les prisonniers!... C'est pour eux le vrai; et pourtant apparences, vains reflets!...

A-t-on jamais essayé un théâtre de

cette seule véritable Réalité?... Un théâtre profondément humain quand même, mais où l'humanité découlerait de la plus haute source?

Certes oui!... Il n'y a pas une grande œuvre dramatique, d'où l'intellectualité soit absente.

Dans l'antiquité Eschyle et ses rivaux; la Renaissance avec Shakspeare, Webster, Ford; l'Espagne avec Calderon; l'Allemagne avec Gœthe; les classiques (Polyeucte, Athalie); de nos jours Villiers de l'Isle-Adam, (en des œuvres il est vrai non destinées à la représentation); Dumas fils (en des œuvres qui y furent trop destinées), mirent à des degrés divers de la pensée dans l'action passionnelle.

M. Léopold Lacour l'a très bien dit au sujet de ce dernier : « Deux au moins, parmi les dernières pièces de Dumas « la Femme de Claude », « la Princesse de Bagdad » sont des féeries symboliques. »

Et Ibsen !... Toutes les crises, tous les dénouements issus de la conscience !...

Mais Ibsen ne serait-il que *Solness-le-Destructeur* ?

La terrible et gaie Hilde ne se réjouirait-elle de toutes les forces et audaces qu'elle précipita des échafaudages divins?

Et Mæterlink ! Poète si français, si grec, dans sa pitié et sa terreur éprises du mystère.

Et plusieurs de nos amis, Pierre Quillard, Rachilde, de Regnier Gourmont, Dujardin, Morice, etc... sans parler du merveilleux Laforgue, de ce pauvre Ephraïm Mikhaël !...

Il n'en reste pas moins incontestable qu'il y a un théâtre nouveau à faire, un domaine incomparable à explorer, celui de l'Idée pure débordant en émotions. Le mouvement dramatique, au lieu de procéder de bas en haut, s'accomplirait de haut en bas, du cerveau au cœur et aux sens.

Physiologiquement d'ailleurs, cet idéalisme n'est-il pas vrai?

Le rêve, l'au-delà, ce frisson de l'infini, qui nous saisit tous jusqu'aux plus simples une fois au moins, que

ne serait-il enfin le but « en beauté »?

L'Image est un essai. Je remercie toute cette jeunesse ardente qui me fut reconnaissante de la tentative, y applaudit si violemment son idéal.

Je lui dis ceci dès aujourd'hui :

Par moi ou par d'autres, le théâtre idéaliste sera.

MAURICE BEAUBOURG.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Cabinet de travail. Tentures sérieuses. Quelques tableaux, chaises, fauteuils. Une haute fenêtre à gauche, voilée d'un grand rideau. Une bibliothèque à droite. Une unique porte au fond.

A gauche, un peu en avant, lourde table de chêne sur laquelle écrit Marcel Deménière. Sa femme Jeanne, assise près de lui, dans un fauteuil-bascule, lit un roman. Ils sont éclairés par une lampe à abat-jour très gai, détonnant avec la sévérité de la pièce. A droite, contre le mur du fond, grand sopha à coussins.

Au lever du rideau, silence. Puis, à un moment, Jeanne laisse tomber son livre sur ses genoux, et Marcel relève la tête.

SCENE PREMIERE

MARCEL DEMÉNIÈRE, JEANNE DEMÉNIÈRE.

JEANNE.

Tu es content?... Ton drame marche?

MARCEL.

Oui, ma chérie, je suis à la fin du deux, et vois déjà le trois réalisé.

JEANNE.

Tant mieux... Quel succès tu vas avoir si tu traites ce drame comme tu me l'as dit...

MARCEL.

J'aurai du succès, j'espère...

JEANNE.

Le rôle de Berthe, celui de M. de Morsaint, la lutte surprenante et empoignante entre eux, quel effet cela produira...

MARCEL.

N'est-ce pas?

JEANNE.

Ce sera bien autre chose que tes romans, quoique tu saches à quel point je les aime.

MARCEL.

Que veux-tu?... On ne lit plus les romans... C'est lutter avec l'impossible que continuer à en composer.

JEANNE.

Je suis tout à fait de ton avis... Tu devais un jour ou l'autre arriver à la scène.

MARCEL.

Ma foi, j'en ai assez de converser perpétuellement avec moi-même, de me raconter mes propres histoires... Il est temps qu'une Berthe et qu'un M. de Morsaint en chair et en os s'adressent à des spectateurs en chair et en os comme eux.

JEANNE.

Quel plaisir de t'entendre, Marcel... Tu commences donc à trouver qu'il y a du vrai dans ce que je te disais jadis, à penser qu'il faut davantage vivre au milieu des autres, user de la langue des autres?

MARCEL.

Tu vas un peu vite, ma petite Jeanne...

Certes, le théâtre rend plus accessible l'idée de l'auteur, le met en rapport plus direct avec la foule; mais je n'ai, je t'assure, l'intention de me soumettre à la vie ou à la langue de cette foule, que tout juste pour en être saisi.

JEANNE.

Tu m'étonnes... Je te croyais plus changé... Pense donc... Les gens sont si peu compréhensifs... Il me semble que tu ferais bien, au contraire, de leur céder sur certains points, afin de les amener plus facilement à ta façon de voir... Il y a des ménagements qu'il faut que tu gardes... des habiletés...

MARCEL.

Il n'y a pas d'habiletés... De même je t'ai souvent répété qu'il y a deux romans, il y a deux théâtres... Celui où le public, véritable auteur de la pièce, force son scribe à n'avoir

d'autres idées que les siennes, et celui où l'auteur, authentique cette fois, amène le public à ses idées... Je suis pour ce second théâtre, voilà tout.

JEANNE.

Mais enfin, que veux-tu faire?

MARCEL.

Je veux apporter du nouveau... un rude nouveau... Plus les lieux communs rebattus depuis des siècles, les vaudevilles à tiroirs, les drames à adultères... Je veux exprimer, telle qu'elle m'apparaît, cette vie au-dessus de la vie que j'entrevois, la seule vie réelle, Jeanne, celle qu'au fond de moi, je vis.

JEANNE.

Prends garde de monter trop haut, de t'élever trop au-dessus de cette existence, surtout

pour parler à des gens qui n'ont guère atteint celle que tu rêves... Casse-cou, monsieur l'audacieux...

MARCEL.

Pauvre et chère petite femme de sagesse, sois seulement ma petite femme de tendresse... Ne t'inquiète pas... Laisse faire ton homme... Tu verras, lorsque j'aurai fini mon drame, comme il sera beau, comme tu seras heureuse que je l'aie écrit.

JEANNE.

Je ne demande qu'à te croire, Marcel... Tu n'as pas à me persuader... Tu sais bien que tu auras toujours raison avec moi...

MARCEL.

D'ailleurs, la seule vérité au-dessus des

opinions des hommes, n'est-elle pas que je t'aime et que tu m'aimes !

Il se lève, s'accoude sur le fauteuil de Jeanne, l'embrasse longuement au front.

JEANNE.

Mon chéri !...

MARCEL.

Ma chérie !...

JEANNE.

Oh !... Etre près de toi !... Y rester toujours !...

Ils s'étreignent de nouveau.

MARCEL.

Que lisais-tu là ?

JEANNE.

L'Eve Future, de Villiers de l'Isle-Adam.

MARCEL.

C'est vraiment curieux, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Très curieux.

MARCEL.

Il existe en ce volume une sorte de poésie mathématique implacable.

JEANNE.

Implacable.

MARCEL.

Quelle étrangeté et quelle logique pourtant.

JEANNE.

Comme tu dis, Marcel, quelle étrangeté surtout.

MARCEL.

Vraiment, voilà l'un des génies qu'il nous

faut goûter avant les autres, car il sut mieux que les autres les aspirations de notre temps.

JEANNE.

Il semble bien en effet de notre temps Marcel, ce lord Ewald qui détache de sa maîtresse, de cette miss Alicia Clary, les qualités qu'elle pouvait avoir, afin d'en reconstituer une nouvelle amante, une automate à forme de femme, cette effrayante Hadaly, que seule il adorera désormais.

MARCEL.

Oui, mais miss Alicia Clary avait trompé lord Ewald dans tout ce qu'il pensait d'elle ; il ne pouvait plus trouver le bonheur avec cette maîtresse qui s'était menti à elle-même, était sortie... comment te dire ?... de sa nature, n'était plus celle qu'il aimait.

JEANNE.

N'empêche que si l'on réfléchit, cela paraît une maladie bizarre, de la folie presque, de délaisser la femme qu'on aima, pour se contenter d'une fantasmagorie, d'une chimère...

MARCEL.

L'histoire est de chaque jour. Hoffmann l'avait traitée avec le docteur Coppélius, Nathanaël, Clara et Olympia. Plus on ira, plus on la traitera. Plus les hommes s'épureront, plus ils s'élèveront au-dessus de l'existence, cognant aux portes de l'éternité, pour assouvir l'idéal qui les poursuit...

JEANNE.

Mais pourquoi se repaître d'une illusion, quand une réalité supérieure à cette Alicia, à cette Clara, pouvait suffire à Ewald et à Nathanaël?... S'ils s'étaient trompés une fois,

que ne cherchaient-ils de nouveau celle qu'ils eussent fini par rejoindre?

MARCEL.

Qui dit, ma pauvre Jeannette, qu'ils n'en fussent arrivés à ce point où l'illusion seule plaît?... Qui dit que l'illusion ne fût devenue pour eux la réalité?

JEANNE.

Comment l'illusion pouvait-elle leur être devenue réalité?... Comment peut-elle satisfaire des personnes qui vivent?... Depuis quelque temps tu m'effraies de paroles que je ne comprends pas.

MARCEL.

De plus grands esprits que les nôtres assurèrent que l'illusion est la réalité.

JEANNE.

Méchant... Tu continues... Alors, il ne faudrait rien croire de ce qui nous entoure, nous persuader que nous ne croisons que des apparences... Ah!... Je te le demande... Dans cet affreux évanouissement de ce qui respire, que deviendrait notre union elle-même, Marcel, cette sainte union dont nous vivons!

Elle se lève nerveuse.

MARCEL, la soutenant et renversant sa tête vers lui.

Ne cherche pas à savoir, ma petite Jeanne, ma Jeanne chérie... Aime-moi seulement de même que je t'aime... Ayons confiance l'un en l'autre... Tout est là!... Tu sais bien d'abord que nous ne serons jamais comme ce lord Ewald et cette Alicia, comme cette Clara et ce Nathanaël. Pas d'Hadaly possible entre nous, pas d'Olympia. Je ne détacherai jamais

de toi tes qualités merveilleuses pour les faire revivre en une autre, même immatérielle, qui ne serait que dans mon imagination, car je t'adore toute, tu le sais, telle que tu es, ma vie incomplète se complète en toi, et tu ne fais qu'un pour éternellement avec la Jeanne délicieuse dont j'ai gardé le reflet au fond de mon cœur depuis ce jour...

Ils se promènent enlacés.

JEANNE.

Oui... ce jour... Marcel...

MARCEL.

Ce jour!... Il y aura tantôt un an... C'était au bois de Seignelette, tu te le rappelles, au temps de nos fiançailles... Ta chère mère, ta mère tant regrettée avait tenu à nous accompagner, car elle obéissait à ce vieux préjugé naïf, mais si respectable, de ne jamais lais-

ser deux fiancés tête à tête... Pauvre femme... Elle trottinait près de nous, de son pas menu, et nous parlions presque bas pour qu'elle nous entendît moins, nous efforçant de la devancer... Mais elle nous accompagnait toujours, la bonne mère, se baissant parfois et cueillant des violettes... A un moment, peut-être s'était-elle arrêtée plus longtemps à cueillir les petites fleurs, nous ne la vîmes plus, et nous allions l'appeler, quand nous nous trouvâmes... ce fut un choc inouï, inoubliable... soudain l'un devant l'autre, seuls, la première fois... Nous nous tûmes... Je sentais qu'un acte très grand et très neuf s'accomplissait... Celui-ci : que nous venions de dépouiller tous les obstacles qui nous séparaient, pour nous dire ce qui est au fond de chaque être, le merveilleux sentiment qui les fait se reconnaître, de même que deux petits enfants purs,

qui fait qu'ils ne sont plus qu'un... Alors... tu le sais... tu t'avanças vers moi... et tandis que je t'enlaçais de mon étreinte, me posas les lèvres sur la bouche, et me donnas ton âme, que j'ai bue toute ce jour-là, et qui est restée close en moi depuis.

JEANNE.

Et tu me donnas la tienne aussi en ce même baiser, et je l'ai gardée également close en moi.

MARCEL.

Pour moi, Jeanne, tu es et seras toujours la petite fille blonde qui me donna son baiser.

JEANNE.

Pour moi, Marcel, tu seras toujours le fiancé dont j'ai senti le cœur envahir mon cœur, qui s'y refléta ainsi qu'en un miroir de bonté.

MARCEL.

Jamais depuis, ma confiance en toi ne s'altéra, parce que tu restas celle que tu étais, celle que j'aime.

JEANNE.

Jamais depuis, la certitude que j'ai de toi ne s'ébranla, parce que tu restas celui que tu étais, celui que j'aime.

MARCEL.

Nos deux êtres se sont fondus ce jour-là au même brasier. Ils ne sont qu'un seul être qui aime.

JEANNE.

Qui, Marcel, pourrait nous désunir, puisque nous nous connaissons si profondément, puisque nous sommes si sûrs l'un de l'autre ?

MARCEL.

Personne. Il nous est loisible de continuer jusqu'au dernier souffle notre vie supérieure à l'humanité, ne nous occupant point de ce qui est au-dessous de nous, demeurant seuls dans notre amour, poitrine à poitrine, perpétuellement!

JEANNE.

Voilà ce qu'il faut faire... Tiens-moi toute serrée contre ta poitrine... Et défions le sort qui ne peut nous séparer!

Ils s'enlacent étroitement.

MARCEL, écoutant.

On a sonné à la porte d'entrée... Voici qu'on ouvre maintenant... Ce sont nos amis Driette qui descendent ainsi que d'habitude passer la soirée chez nous... (On frappe.) Entrez.

Georges et Antonine Driette entrent.

SCÈNE II

GEORGES DRIETTE, ANTONINE DRIETTE, MARCEL, JEANNE.

ANTONINE.

Nous les y prenons encore, les amoureux.

GEORGES.

Voyez-les... Deux écoliers fautifs... Ils ne savent plus que dire... Ils voudraient se cacher... Fi !... les vilains...

ANTONINE.

C'est leur façon détournée, à eux qui vo-

uent au septième ciel, de nous donner regret de faire si mauvais ménage.

GEORGES.

Il est sûr que si nous ne trouvions notre compte à venir retremper notre félicité conjugale un tantinet émoussée dans la joie de la leur...

JEANNE.

Ne t'ai-je assurée mille fois, ma petite Antonine, de tout le plaisir que j'ai de te voir?

MARCEL.

Mon cher Georges, tu sais l'affection que je te porte... Dois-je toujours te redire que tu es chez moi chez toi?

GEORGES.

Il y a des moments... cependant...

MARCEL.

Il n'y a pas de moments qui tiennent devant des amis comme vous.

JEANNE.

Antonine et Georges, mon mari a raison.

ANTONINE.

Alors nous nous asseyons... Madame... Monsieur... (Elle salue cérémonieusement.) Et puisque nos hôtes sont à ce point aimables de nous affirmer que nous leur faisons plaisir en les dérangeant, nous allons agir chez eux comme chez nous, et tâcher de nous pénétrer de leur harmonie parfaite, à laquelle ils nous aideront à atteindre.

GEORGES.

Le fait est qu'en vous regardant, nous nous

efforçons de vous ressembler, et remontons chez nous régénérés.

MARCEL.

Vous êtes des amis inappréciables... Mais d'une crédulité...

ANTONINE.

Rien ne nous y ferait renoncer... Tiens, Jeanne, depuis que Marcel nous a parlé l'autre soir d'une existence au-dessus de l'existence vulgaire, que les grands esprits de tous les siècles connurent, nous voudrions à tout prix mener cette existence transcendante à vos côtés.

JEANNE.

Antonine, je t'assure que la nôtre n'a rien de transcendant. Vous vivons comme la plupart des gens.

ANTONINE.

Tais-toi. Vous avez atteint au bonheur en vous élevant au-dessus des autres. Nous voulons y atteindre par ce même moyen.

JEANNE.

Nous nous élevons au-dessus des autres ?

GEORGES.

Oui.

JEANNE.

Allons donc...

ANTONINE.

Savez-vous ce que nous avons déjà fait pour nous rapprocher de vous ?

MARCEL.

Quoi encore ?

JEANNE.

Vous êtes infatigables...

ANTONINE.

Nous avons réformé nos lectures, refréné les tristes goûts qui nous entraînaient vers ce bas-monde, rentré définitivement en nous-mêmes, dans le temple sacro-saint de notre pensée... Plus de Daudet, de Zola, de Goncourt, de ces romanciers extérieurs que nous chérissions... seuls, les livres du romancier idéaliste Marcel qui nous serviront d'introduction à cette fièvre d'âme... que vous seriez si aimables de nous communiquer.

JEANNE.

Nous n'avons pas la fièvre...

GEORGES.

Même tout à l'heure, quand nous sommes entrés ?...

JEANNE.

Quelle calomnie!...

ANTONINE, continuant.

Plus de promenades, de courses, de spectacles... Les journées passées côte à côte à discuter du mystère, à nous imprégner des théories si douces et grandioses des philosophes...

MARCEL.

Bah...

ANTONINE.

Platon, Plotin, Hegel, ma chère... Nous ne négligeons rien...

JEANNE.

Vous vous en rendrez malades.

ANTONINE.

Nous vous égalerons... Certains élèves dé-

passent leurs maîtres... Nous vous dépasserons... Georges prétend déjà imiter Marcel au point d'écrire un drame comme lui...

MARCEL.

C'est vrai, Georges?

GEORGES.

Parfaitement, Marcel.

MARCEL.

D'ailleurs, je suis persuadé qu'il sera fort beau... Vous faites deux amis délicieux.

ANTONINE.

Attendez donc... Notre plus extraordinaire trouvaille... Notre chef-d'œuvre!... Vous rappelez-vous un soir, Marcel, c'est assez curieux pour un homme de lettres, nous avoir affirmé que la musique était le seul langage idéal?

MARCEL.

Je me le rappelle, et vous l'affirmerais encore.

ANTONINE.

Ah!... Eh bien... nous fondant sur ce principe, nous avons pensé... rien de décidé... un pur projet... à organiser chez nous, de temps à autre, le soir, des concerts de cham bre, lumières éteintes, comme à Bayreuth... de telle sorte que nos êtres puissent s'élancer à travers l'éther... où nous vous inviterions.

MARCEL.

Idée excellente...

JEANNE.

Vous êtes bien gentils, mais quel embarras pour vous...

ANTONINE.

Cela nuira peut-être à vos petits duos de la journée...

JEANNE.

Encore?... On croirait à t'entendre que nous ne redescendons jamais sur terre...

ANTONINE.

Si vous y redescendez, vous avez bien tort... Ce n'est guère joli la terre...

GEORGES.

Surtout lorsqu'il y tombe de la pluie comme hier...

ANTONINE.

Et qu'il y fait de la boue comme tantôt.

GEORGES.

Nous y voulons rester le moins possible...

car nous savons par votre exemple que la tranquillité est à ce prix.

JEANNE.

Par notre exemple... Peut-on dire!

ANTONINE.

Voyons... Jeanne... ne sera-ce pas charmant de nous promener tous quatre dans le rêve, de tenter dès que nous le voudrons de petites parties fines vers l'au-delà?

JEANNE.

Je ne dis pas non.

ANTONINE.

Deux jeunes ménages, au lieu d'aller à Versailles ou à Fontainebleau le dimanche, s'enferment tout bonnement chez eux, et rideaux tirés, chandelles soufflées, écoutent les violons chanter les drames intenses qui se

jouent au tréfonds d'eux-mêmes, que les gros vivants de boulevards sont incapables de discerner.

JEANNE.

Ha!... Nous sommes déjà deux à vouloir voler trop haut... Si nous nous mettons quatre à présent... tenez... je crains bien de ne pas me tromper... nous nous casserons les ailes et retomberons brisés!

ANTONINE.

Plus on est de fous, plus on rit...

GEORGES.

Que vous êtes singulière...

MARCEL, mi-voix.

Pourquoi refuser ce que te demandent nos bons amis, Jeannette?... Tu sais bien que je serai là... Doutes-tu de moi?

JEANNE, mi-voix.

Non... Jamais Marcel... Je te l'ai promis... Mais à répudier l'existence ordinaire, que veux-tu, j'ai peur... On s'anémie... On devient insensé... J'étais si aise de te voir aborder le théâtre, entrer dans la vie...

MARCEL.

D'abord, Jeannette, ce seront les autres qui entreront dans ma vie, dans mon rêve, pas moi dans le leur.

JEANNE.

Ta, ta, ta... Ton rêve est forgé de la matière de la vie. Il ne vivrait pas si la vie ne lui donnait du sang.

MARCEL.

Mon rêve est forgé d'une substance éternelle. La vie ne lui donne pas son sang. Il

n'y aurait pas de vie autour de moi, que cela ne m'empêcherait pas de concevoir l'infini.

GEORGES.

Quelle femme de vie et quel homme de rêve !

ANTONINE, à Jeanne.

Elle est donc bien attirante cette vie?... Les littérateurs par exemple qui fréquentent ici le mercredi, et passent leur temps à se mordre comme une bande de chacals fous !... Quelle belle vie !

JEANNE.

Oh !... Ceux-là, chacals si tu veux, et hyènes, et loups dévorants !... Je te remercie bien toi et Georges de nous aider à les recevoir, de nous décharger en partie de leur fardeau... Mais il se trouve aussi de vrais ar-

tistes qui ne renièrent pas le monde et comptèrent avec lui.

ANTONINE.

Qui?... Claudius Rougier?... Le grand pontife du naturalisme?

JEANNE.

Oui...

MARCEL.

Pour moi, j'aime beaucoup Claudius Rougier. Il a un talent considérable, et c'est l'un de mes meilleurs amis. Mais plus nous allons, plus nous nous séparons; et, s'il continue, nous ne nous connaîtrons plus!... Laisse ce grand et pauvre Claudius Rougier, Jeannette, laisse-le regarder en bas et regarde en haut... C'est en haut qu'on est heureux!

JEANNE, émue.

Au fait, je ne sais ce que j'ai depuis quelque temps et pourquoi je me défie...

MARCEL, mi-voix.

Ne te défie jamais... Sois seulement, je te le répète de nouveau, celle qui aime, comme je suis celui qui t'a toujours aimée... Ne sors pas de là...

JEANNE.

J'avais tort... J'avais tort... Marcel... Pardonne-moi!

Elle est prête à embrasser Marcel.

ANTONINE, l'encourageant.

Va donc, Jeanne...

GEORGES.

Allez donc tous deux... Puisque d'abord nous vous imiterons!

MARCEL.

Alors, Jeanne...

GEORGES.

Antonine...

Marcel étreint Jeanne, tandis que Georges étreint Antonine.

ANTONINE, battant des mains.

Bravo!... Bravo!... Les violons sont accordés... L'orchestre commence... Vive le rêve!... En avant la musique!... Elle est douce... Elle est harmonieuse... Elle est divine... Nous voilà embarqués pour les idéales parties fines rêvées!

SCENE III

MARCEL, JEANNE, GEORGES,
ANTONINE, JACQUES BERGERET.

MARCEL.

Ah!... Mon petit beau-père.

GEORGES.

Jacques.

JEANNE.

Jacques.

ANTONINE.

Bonsoir, Jack, shake hand Jack...

JACQUES.

Bonsoir, madame Antonine, Jeanne, monsieur Georges, Marcel.

ANTONINE.

Vous embarquez-vous dans le rêve avec nous, Jack ?

JACQUES.

Moi, je ne demande pas mieux... Je m'embarque partout où l'on veut... Dans le rêve, à Bougival, à Nogent ou au ciel... Ça m'est égal...

MARCEL.

Ce bon Jacques... Jamais fixé... Du moment qu'on s'amuse...

JACQUES.

Comment donc...

GEORGES.

Savez-vous du nouveau, Jacques?

ANTONINE.

Les coulisses des petits théâtres rapportent-elles?

GEORGES.

Les députés sont-ils sérieux?

ANTONINE.

Les actrices que vous protégez toujours dignes de prix Montyon?

JACQUES.

Ces messieurs vont bien, je vous remercie, et ces dames pas trop mal!... Quant aux nouvelles nouvelles... bernique...

ANTONINE.

Comment pas le moindre accident?

GEORGES.

Le moindre scandale?

ANTONINE.

Le moindre détournement de gros majeur par une innocente petite bouquetière?

JEANNE.

Voyons, Jacques, cherche un peu?

MARCEL.

Pour faire plaisir à nos amis?

JACQUES.

Bernique, vous dis-je...

GEORGES.

Alors... Alors quoi?

ANTONINE.

Il aut nous ennuyer?

JACQUES.

Que voulez-vous?... Il n'y a rien... Calme plat... La marasme... Ah si!... Un bruit qui court... Madame Kissling, la femme de l'agent de change, vient de s'esquiver avec un danseur russe.

ANTONINE.

C'est pour sceller l'alliance.

GEORGES.

Non, pour se payer sur l'emprunt.

JEANNE.

Comment... rien que cette femme d'agent de change?

MARCEL.

Un petit coin de la vie encore?

JACQUES.

Vous êtes insatiables ..

ANTONINE.

Jack... Vous ne me le refuserez pas... délicieux Jack... vous qui êtes la gazette...

GEORGES.

Délicieux Jacques qui ne tirez aucune conclusion de ce que vous racontez, et avez la morale si peu encombrante...

JACQUES.

Voulez-vous apprendre que le petit Septfontaines leva le pied avec la caisse de son patron?... Ça offre-t-il un intérêt?... Non!... Eh bien, mon sac est vidé... vi-dé...

ANTONINE.

Vous ne nous laisserez pas ainsi.

GEORGES.

Vous avez éveillé nos curiosités les plus

malsaines, nos plus mauvais sentiments... Satisfaites-les.

ANTONINE.

Jack... vous nous dissimulez quelque chose.

JACQUES.

Puisque je vous assure...

ANTONINE.

Je ne vous crois pas...

JACQUES.

Je vous jure que je ne sais rien...

ANTONINE.

Sur quoi jurez-vous?

JACQUES.

Sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tête de celle que j'aime...

ANTONINE.

Laquelle?

JACQUES.

Je n'en ai qu'une.

ANTONINE.

Menteur...

JACQUES.

Vous doutez?... Je ne parlerai plus.

ANTONINE.

Je vous en défie.

JACQUES.

Je n'inventerai même plus... Je n'aurai plus d'imagination...

ANTONINE.

Très bien... Je me souviendrai...

JACQUES, comme frappé d'un éclair.

Oh!... mon Dieu!... Moi qui allais oublier... Une aventure...

ANTONINE.

Quoi donc?

GEORGES.

Quoi donc?

JACQUES.

Inconcevable... Pharamineuse... Tout Paris en parle depuis ce matin...

ANTONINE.

Quelle aventure?

MARCEL.

Qu'est-ce que c'est?

JACQUES.

Je vous la donne en cent, en mille... Ja-

mais vous ne devineriez... ne pourriez-vous douter...

MARCEL.

Enfin quoi?

JEANNE.

Quoi?

ANTONINE.

Ne nous laissez pas dans l'attente.

JACQUES.

Du nanan... Un vrai régal... Vous connaissez le frère de Claudius Rougier, le Jean Rougier qui fait de la peinture?

MARCEL.

Si nous le connaissons...

ANTONINE.

Nous parlions encore Rougier tout à l'heure.

JACQUES.

Vous savez qu'il passait pour un esprit original, excentrique, qu'il était au plus mal avec son grand pontife de frère, dont il critiquait amèrement toutes les théories...

GEORGES.

Oui...

MARCEL.

Il ne s'en faisait guère faute...

JACQUES.

Eh bien, le bruit court que le malheureux est devenu subitement fou... fou à lier... qu'on vient d'être obligé de l'enfermer...

MARCEL.

Comment, lui, fou!...

ANTONINE.

Quelle raison?

JEANNE.

Quelle cause subite?

JACQUES.

Attendez... Vous savez que depuis plus d'un an, il travaillait au portrait de sa jeune femme... cette femme qu'il cachait à tous les yeux, dont il paraissait si étrangement épris... C'était une œuvre particulièrement chérie, soignée... Or, pour mettre le comble à ses originalités, peut-être pour jouer un dernier tour à un frère horripilé... Elle est bien bonne!... Elle est bien bonne!... Ce mari si passionné vient de tomber insensément amoureux... du portrait de sa femme... entendez-vous bien... du portrait... et ne veut plus voir le modèle!

MARCEL.

C'est effrayant!...

GEORGES.

Qui l'eût jamais supposé du frère d'un gros bonnet littéraire si considéré, si sérieux?...

ANTONINE.

Du frère d'un président de sociétés artistiques, d'un membre de l'Académie?...

GEORGES.

Quelle chute pour des parents qui croient à l'existence des décorations!...

ANTONINE.

Quel déshonneur pour l'arbre généalogique d'une famille naturaliste!...

JACQUES.

L'infortuné déclare que le portrait est bien sa femme, réellement vivante devant lui, et refuse totalement de reconnaître l'autre... Il ne veut plus se séparer de l'image... de l'i-

mage de celle qu'il adorait autrefois... On a dû la lui laisser emporter.

GEORGES.

C'est inouï de tomber amoureux d'une image!

ANTONINE.

C'est la frénésie la plus complète!

MARCEL, très sérieux.

Sait-on!... Peut-être n'est-il pas si fou... Qui est fou?... d'abord... Qui est sage?... Peut-être... après tout... Je vais vous dire quelque chose d'un peu paradoxal, moi aussi... l'âme de madame Jean Rougier était-elle passée dans la toile!

JEANNE.

Comment?

GEORGES.

Qu'entends-tu par là?

ANTONINE.

Je ne saisis pas le sens secret de vos paroles?

MARCEL.

Je n'ai point intention d'attacher grande importance à cette idée... Mais on a droit de tout supposer... Ne se peut-il, tandis qu'elle posait pour ce portrait dont l'exécution dura plus d'un an, que, par un effet analogue à celui qui se produit lorsque nous nous regardons dans un miroir, elle y ait objectivé son âme, comme nous objectivons notre figure dans le miroir, à n'en savoir parfois de quel côté de celui-ci nous nous trouvons?... Ne se peut-il que son âme soit restée attachée au portrait?

GEORGES.

Voilà une théorie curieuse!... Quelle joie de penser que par une tension de notre volonté, notre âme se détachera de nous, pour aller vibrer ailleurs!...

ANTONINE.

Et aussi de se dire qu'elle animera nos photographies après notre mort!...

JACQUES.

Très intéressant...

JEANNE.

Moi, je n'aime pas qu'on saute à pieds joints en dehors de tout ce qui existe, du réel, de la vie!... Depuis quelque temps, tu dis des paroles trop au-dessus de moi. J'ai peine à te suivre... Il n'y a qu'une chose que je voie bien, c'est que l'âme de madame Rougier a

dû demeurer assez en elle pour la faire souffrir cruellement de l'inconcevable abandon de son mari, et de la folie qui a suivi... Si celui-ci l'a délaissée pour son image, comme tu le prétends, Marcel... c'est qu'il ne l'aimait guère !

MARCEL.

Tu ne comprends pas, Jeanne, c'est peut-être qu'il l'aimait trop, qu'il en avait dégagé l'essence, l'idée première plus splendide qu'elle l'avait fixée dans la peinture... On le prétend fou, et on l'a enfermé .. Mais peut-être n'est-il qu'un artiste devenu complètement artiste, ayant dépassé la mesure des autres, et vivant avec son rêve, bellement.

GEORGES.

Voilà le véritable idéalisme.

ANTONINE.

La vraie réalité au-dessus de l'autre.

JEANNE.

Encore ce rêve que j'aperçois de moins en moins plus tu y insistes, contre lequel toujours je ne cesse de me buter !... Mais qu'est-il donc cet éden que tu vantes sans cesse, qui vous affole vous autres artistes, tue complètement l'homme dans l'individu, et fait que la pensée supprime le cœur ?

MARCEL.

Ce rêve, je te l'ai dit maintes fois, Jeanne, est une vie supérieure dans laquelle ceux qui se promirent de s'aimer résident face à face, sans regarder le reste. Je ne connais pas le ménage Rougier, ignore en quoi consistaient ses relations, mais il se peut que la femme

n'ait plus voulu suivre son mari dans l'existence dont il lui ouvrait les portes, et que se voyant délaissé par la vraie, il ait emporté dans cette existence-là l'image de celle qui ne le suivait plus.

JEANNE.

Et il est devenu fou?

MARCEL.

Agissant contre les lois immuables du monde, il est devenu fou pour le monde.

GEORGES.

Très bien, Marcel!

ANTONINE.

Vive le grand orateur idéaliste Marcel!

JACQUES.

Hurrah!...

JEANNE.

Fais bien attention. — Tu dis qu'un artiste reste sensé, qui ne s'aperçoit pas de l'adoration muette d'une pauvre femme (car madame Rougier pouvait adorer son mari), et qui, parce qu'elle ne correspond pas exactement à un soi-disant idéal supérieur, préfère abandonner la malheureuse, que l'aimer autrement qu'il a décidé vouloir l'aimer?

MARCEL.

Je dis simplement ceci. Ce qu'on aime dans la femme qu'on aime, ce n'est pas la vivante, telle qu'elle nous apparaît dans cet univers grossier. Je dis qu'il en existe peut-être une cachée, une qui se révéla le premier jour où ses yeux parlèrent, et que c'est celle-là dont il faut que les yeux parlent toujours, celle-là qu'il faut qui reste, celle-là qu'il faut qui soit!

JEANNE.

Qu'inventes-tu là ? — Je ne te suis plus!

MARCEL.

Qu'y aurait-il d'invraisemblable à ce qu'il se trouvât deux femmes dans tous les amours?... dans tous nos amours?

JEANNE, presque bas.

Marcel, mes sentiments se bouleversent!... Il me semble que tu viens de détruire un monde en moi!... Arrête-moi!... Arrête-toi!

MARCEL, bas, étonné.

Quoi?... Quel singulier ton?... J'émets une théorie.

JEANNE, bas.

Je m'expliquerai!... Je m'expliquerai!...

MARCEL, bas.

Je ne te comprends pas ?

JEANNE, bas.

Moi, je commence à te comprendre... Je te vois !

ANTONINE, qui s'est levée pour prendre congé de Marcel.

Quelle fougue lorsque vous vous y mettez...

GEORGES, levé également.

Tu nous as absolument convaincus de la nécessité de mener une vie supérieure ici-bas...

ANTONINE.

Jeanne y viendra comme nous.

GEORGES.

Elle y viendra...

JACQUES.

J'y suis bien venu, moi...

MARCEL.

Vous partez ?

ANTONINE.

Dame ! — Les théories font marcher le temps, et si nous voulons garder quelques minutes pour la pratique... Georges possède deux femmes maintenant.

GEORGES.

Il doit les servir à toùr de rôle...

JEANNE.

Bonsoir, Antonine.

GEORGES.

Bonsoir, madame. — Bonsoir.

JACQUES.

Et moi je pars aussi... Il se fait tard... Il me reste à peine le temps d'aller raconter la folie de Jean Rougier dans les salons.

Ils sortent tous les trois.

SCÈNE IV

MARCEL, JEANNE.

JEANNE, s'avançant résolument vers Marcel.

Marcel, les voilà partis, et j'ai à te poser une question très grave.

MARCEL.

Laquelle?... Que veux-tu dire ?

JEANNE.

Depuis longtemps elle me hante la tête ; je ne pouvais la formuler. Après la façon dont tu as parlé, elle vient de me sauter à la gorge,

elle ne me laisse plus de répit, elle me déchire, elle me lancine... C'est assez discuter des hommes et des femmes en général... Il aut que nous parlions de nous... Ecoute-moi, Marcel, qu'aimes-tu ici ?... Ta femme ou le portrait de ta femme?... Mon image ou moi?

MARCEL.

Comment?... Je ne te saisis pas?... Suis-je devenu fou comme le peintre Jean Rougier?... Quelle question me poses-tu là?

JEANNE.

Marcel, je te prie pour la seconde fois de m'écouter attentivement... Cette question est capitale... Je suis profondément anxieuse et grave... Tu as dit tout à l'heure qu'il existait peut-être deux femmes dans chaque amour... Réponds-moi sans détour : Laquelle de ces

deux femmes aimes-tu?... Mon image ou moi?...

MARCEL.

Ça n'a pas le sens commun... Est-ce que toute ma conduite, toute ma vie, ne t'ont pas crié mille fois celle que j'aime?... Que me le demandes-tu?... Parce qu'un homme qui, de ton aveu même, perdit la raison, dédouble la personnalité des autres, en suis-je arrivé là?... Qu'il y ait deux femmes ou non en toi, ne vois-tu pas que c'est toi que je chéris?... Quelle distinction établirais-je entre toi et celle que tu appelles ton image?

JEANNE.

Tu en établis une... De même Jean Rougier a peint le portrait de sa femme et en est tombé amoureux, de même tu as depuis notre mariage... cela me crève désormais ir-

résistiblement les yeux!... irrésistiblement!... tu diras le contraire, tu mentiras!... tracé en toi un portrait de moi, que tu as arrêté, délimité... Tu as décrété chaque geste, chaque pensée de celle qui était dans ce portrait, les as calculés d'avance, et ce que tu as apprécié en celle-ci, c'est qu'elle était ton œuvre, ainsi qu'un de tes livres est ton œuvre, qu'elle resterait celle que tu avais peinte, ne sortirait plus, à moins que tu ne le voulusses, du cadre que tu lui avais imposé... Si elle prétendait émettre un avis, tu lui disais: « Ma chère, nous nous aimons, tout est là, aie confiance! » Si elle exprimait un désir, tu lui répondais: « Je sais les désirs que tu peux concevoir. Je les satisferai. Sois sans crainte. Reste seulement dans ton cadre. Demeure l'image qui est en moi! »... Or, à côté de ce cadre de ton cœur, Marcel, où tu l'as en-

enchâssée comme on enchâsse un diamant dans une bague de prix, il y a l'autre, il y a la souffrante, il y a moi, qui commence à me sentir immodérément dépitée et jalouse de cette autre moi-même qui fait des gestes qui ne sont point mes gestes, émet des idées qui ne sont point mes idées, a cessé d'avoir ma figure... que je tremble de te voir adorer seule, tandis que moi, tu ne me connaîtras plus !

MARCEL.

Jeanne, où as-tu été chercher ce plan de bataille terrible que tu dresses contre moi, contre toi, contre notre bonheur ?... Tu m'avais toujours écouté et suivi jusqu'ici... Tout d'un coup, voici qu'à propos d'une aventure que ton frère raconte, qui n'a nul rapport avec nous, tu m'abandonnes, tu t'arrêtes de

me regarder moi seul... Tu descends dans la vie... Tu te mets à raisonner ainsi que les gens de la vie... Tu déraisonnes ainsi que les gens de la vie, qui détruisent ou bafouent ce qu'ils touchent !... De quel droit jettes-tu des pierres sur le temple idéal que nous nous étions construit ?... Pourquoi dis-tu que je t'ai scindée en deux, que j'ai créé deux toi, que je n'aime que la moitié de toi ?... Tu sais bien que c'est faux, que je n'ai jamais failli à l'amour juré...

JEANNE.

Non, tu n'as jamais failli à l'amour juré !... Mais aussi tu ne vois point ce que je vois, Marcel, et je te le répète, une lumière aveuglante me crève les yeux !... Pour que tu m'aimes, je suis obligée de ne pas être ce que je suis, de jouer la comédie, de me far-

der, d'être l'autre que je sens trop bien que ton imagination désire... Et cette autre, ton art me la rend plus impossible chaque jour, quand tu l'emportes vers des pays de rêve où j'ai peine à vous suivre, vers des contrées d'au-delà où je sais que je ne vous retrouverai... Bientôt tu compareras entre celle que tu élèves avec toi jusqu'au ciel et celle qui reste sur la terre. — Bientôt, elle seule vivra, te dis-je, et moi tu auras fini de me reconnaître... Mieux vaut périr tout de suite si je dois périr !... Je suis trop fière pour te partager plus longtemps avec une étrangère !... Marcel... Marcel... Cela te semblera absurde, inouï... Mais il faut que tu me dises coûte que coûte à moi qui ne suis pas de ton art, je le vois trop, si tu me préfères celle que cet art a créée, si tu aimes mieux mon image ou moi?

MARCEL.

Ma chérie, ma pauvre chérie, ne te monte pas ainsi, je t'en supplie, je t'en conjure ! — Tu sais bien que je t'aime toute seule, tout entière, dans mon art et avec mon art, pauvre petite enfant qui veux t'expliquer les choses, et te perds de même que ceux qui prétendent les expliquer !...

JEANNE.

Ne m'appelle pas ta chérie en ce moment... Ne m'appelle pas enfant... Ne me réponds pas par ces réponses qui ne répondent rien... Je suis une simple femme de la vie, Marcel. — Je frémis d'angoisse à la pensée que j'ai dans une autre vie une rivale que je ne puis atteindre... Il faut que tu me dises si cette rivale existe, me rassures si elle n'existe pas ?

MARCEL.

Jeanne, regarde-moi droit dans les yeux comme tu me regardais jusqu'ici... Droit, entends-tu, droit... Tu y verras ce que tu aurais toujours dû y voir, la vraie réponse aux doutes que tu as.

JEANNE.

Je ne puis te regarder... J'ignore où nous en sommes, et si la vérité est dans tes yeux... Un instinct me crie que tu ne veux pas me tromper. — Un autre que je ne me trompe pas!... La certitude?... La certitude?... M'aimes-tu mieux que cette image... tu as beau le nier, elle existe entre nous deux... que tu t'es forgée de moi!

MARCEL.

Oui... ma Jeanne bien-aimée et adorée... Je t'aime mieux que cette image qui ne vit

que dans ta chère, et douce, et mignonne tête en délire!... Je t'aime mieux que mon art!... Je t'aime... Je t'aime...

JEANNE.

Alors jure-moi que tu renoncerais à cet art, à tout pour moi, comme je renoncerais à tout pour toi?

MARCEL.

Puisque je te l'assure...

JEANNE.

Jure?

MARCEL.

Jeanne... crois-moi...

JEANNE.

Jure?

MARCEL.

Tu vois bien que je ne mens pas...

JEANNE.

Mais jure donc ?

MARCEL

Tu ne me crois plus !... Tu as perdu toute foi !.. Il faut que je jure maintenant !... Qu'est-ce que j'adorais pourtant en toi ?... Qu'est-ce qu'on aime dans les femmes qu'on aime ?... C'est la foi qu'elles ont en nous !... Malheureuse... Tu as perdu la foi !... Tu me la fais perdre aussi !... Tu me fais douter !... J'en viens à me demander si elle n'existe pas celle que tu dis !... Sûrement ce n'est pas elle qui m'eût parlé comme tu m'as parlé !... Tiens... Tiens... Tu n'es qu'une méchante folle... qu'une odieuse folle... qui m'a rendu fou !

JEANNE.

Il m'insulte !... Il m'insulte !... Il ne peut pas jurer !... Il ne peut pas jurer !

MARCEL, courant vers elle.

Jeanne!... Pourquoi dis-tu que je t'insulte!... C'est impossible!... Je ne t'ai point insultée!... (Se jetant à genoux et baisant sa robe.) Rappelle-toi, Jeanne, ma petite Jeanne, ce que nous fûmes ensemble!... Cette année de bonheur ininterrompu!... Par pitié... Je t'ai tenue comme cela embrassée une soirée durant... Tu te penchais sur mon front pour y égrener tes baisers... Tes paroles de tout à l'heure n'étaient pas vraies, n'est-ce pas?... Il ne faut pas que notre bonheur s'en aille?

JEANNE, figée.

Tu ne m'aimes pas!

MARCEL.

Une autre fois, tu te souviens, tu t'étais mise aussi à genoux devant moi, et j'étais aussi à genoux devant toi... Nous semblions

deux petits enfants récitant leur prière... et nous priions Dieu, ma petite fille, ma petite sœur, puisque nous nous aimions... Il ne partira pas notre bonheur, Jeanne?... il serait si difficile d'en retrouver.

JEANNE, *figée.*

Tu ne m'aimes pas!

MARCEL.

Oh non!... Il ne partira pas... Car nous nous le sommes promis au bois de Seignelette... Que tu étais belle, et douce, et tendre, et lumineuse ce jour-là!... Jeanne reste telle que tu fus alors, reste ma Jeanne de lumière...! (*Montrant son front.*) Telle que je t'ai gardée toute là, que je te garderai éternellement là!

JEANNE, répétant le geste de Marcel et éclatant d'un rire terrible.

Là!... Tu vois bien que tu ne m'aimes pas!... que tu aimes l'Image!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Salon-fumoir-causoir bariolé, encombré de japonaiseries, tableaux aux murs, sur des chaises, piles de livres sur des tables, canapés, divans, causeuses, paravents, éventails variés, bric-à-brac historié dans le mobilier, les vêtements, les personnages. Portes de côté et au fond. Un service à thé sur une crédence, gâteaux.

Il est trois heures et demie environ.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONINE DRIETTE, GEORGES DRIETTE, VRILLE, TABARION, MIDEL, PILOSEAU, ESPÉRANDIEU, MADAME DE SAINT-GELIN, JEANNE DEMÉNIÈRE, l'air absorbé, et qui sort au bout de quelques instants.

TABARION, méridional. Debout premier plan à tue-tête à Midel, debout également au premier plan opposé.

Mais Victor Hugo, monsieur, ça n'existe pas...

MIDEL.

Comment, cher maître, Victor Hugo n'existe pas?

VRILLE, aimable.

Puisqu'il est mort.

ESPÉRANDIEU, à Midel.

Avez-vous du feu?

MIDEL.

Voilà.

TABARION.

Le fouillis... Le chaos... Un débordement de mots sans syntaxe.

PILOSEAU.

D'antithèses sans vie... sans la vie... cette syntaxe supérieure qui corrige les imaginations...

ANTONINE.

Une tasse de thé, monsieur Midel?

MIDEL, acceptant.

Merci, madame...

Jeanne se lève et sort.

ANTONINE.

Une tasse de thé, monsieur Piloseau?

PILOSEAU, acceptant.

Merci, madame...

ANTONINE, mi-voix, à Georges.

As-tu vu?... Jeanne qui vient de disparaître pour chercher Marcel...

GEORGES, mi-voix.

Elle n'a pas plus l'air de s'occuper de ses visiteurs!...

ANTONINE, mi-voix.

A peine si elle nous a dit bonjour quand nous sommes entrés!...

GEORGES, mi-voix.

Et Marcel qui n'arrive pas...

ANTONINE, mi-voix.

C'est bizarre...

GEORGES, mi-voix.

Je ne sais ce que ça signifie?...

ANTONINE, mi-voix.

On croirait tout changé ici!...

GEORGES, mi-voix.

C'est vrai!... Depuis l'autre soir.

TABARION, toujours au premier plan, à tue-tête.

La littérature ne se suffit pas... Elle doit

chercher ailleurs une solidité... Gautier et les Parnassiens la trouvèrent dans le style... Les naturalistes dans le document...

VRILLE, ironique.

Moyens commodes de se prouver à soi-même qu'on a du talent...

TABARION.

Il n'y a que les stylistes, monsieur Vrille.

PILOSEAU.

Il n'y a que les documentés... Classons, compulsons, lettres, autographes, coupures de journaux, accidents, scandales, dates, âges, noms...

VRILLE.

Transformons même nos cabinets de travail en simples agences Tricoche!... Cela rapportera plus que nos livres...

PILOSEAU, furieux.

Je refuse de comprendre ce que vous dites...

Il s'éloigne.

TABARION.

Vous déplacez la question...

ESPÉRANDIEU, saluant Piloseau au passage.

Monsieur Piloseau...

PILOSEAU.

Monsieur Espérandieu... Je ne vous voyais pas... J'ai lu une chronique de vous dans... dans...

ESPÉRANDIEU.

Dans l' « Alcibiade ».

PILOSEAU.

Elle m'a beaucoup plu... Mais prenez

garde aux théories faciles... N'écoutez pas ce que disent nos adversaires. (Il montre Vrille.) Documentez-vous...

ESPÉRANDIEU.

J'ai déjà une armoire de dossiers.

MIDEL, à Vrille, maniant des brochures sur une table.

Que de volumes !... Quelle concurrence !

VRILLE, ironique.

A vendre au kilo comme la vie !...

MIDEL.

Tiens, l'auteur est de mes collègues du ministère... (Regardant d'autres livres.) Ceux-là encore, de mes collègues du ministère... Encore celui-là... Au ministère, nous faisons des romans les uns sur les autres toute la journée...

VRILLE.

Bien intéressant... La littérature d'ailleurs ne nourrissant guère son homme, il est juste que les contribuables entretiennent les gens de talent comme vous, mon cher Midel.

MIDEL, se rengorgeant.

N'est-ce pas?

MADAME DE SAINT-GELIN, pigeonnant, à Georges.

Quand je dînais jadis entre Augustin Fillon et Sarcey... Francisque me disait souvent : Ma chère enfant...

TABARION, à Espérandieu.

La route est ardue, jeune homme, mais la gloire est immortelle.

ESPÉRANDIEU.

Oui... monsieur et cher maître.

TABARION.

Avez-vous quelque chose en train?

ESPÉRANDIEU.

J'ai beaucoup d'idées...

TABARION.

Inutile... N'en ayez pas... Un sonnet par an avec fortes césures et rimes riches, voilà la vérité.

ESPÉRANDIEU.

Bien, monsieur et cher maître.

TABARION.

Appelez-moi cher maître, simplement... et venez chez moi... Je vous donnerai des leçons pour faire des vers.

ESPÉRANDIEU.

Merci, cher maître.

Il s'éloigne.

PILOSEAU, à Midel.

Bachelet!... Un ancien normalien de ma promotion, la grande, celle de...

Il lui parle bas.

MIDEL.

Il écrit bien.

PILOSEAU.

Quand on sort de Normale!...

MIDEL.

Là seulement on sait le français.

PILOSEAU.

En dehors?... Verlaine, Barrès, Mæterlinck, Mallarmé, Moréas?... Ils n'apprirent rien, ni au collège, ni dans l'existence... Comment voulez-vous qu'ils se *rappellent* suffisamment pour être des artistes?

MIDEL.

Pourtant Verlaine... Barrès...

PILOSEAU.

Ils ne terminèrent pas leurs humanités... Il était naturel que nous les leur continuions.

TABARION.

Vous parlez de ce Bardasse... mon ex-rival... Un sadique... un coprophage...

GEORGES.

Il fait de bien délicieuses choses.

TABARION.

Joli petit talent... Mais je ne le fréquente pas à cause de ses mœurs... Il faut des mœurs régulières, comme les vers... Pas de licence.

GEORGES, confidentiellement.

Alors ce qu'on dit est vrai ?

TABARION.

Je l'ai pris vingt fois en flagrant délit... C'est un *co- pro- phage* !

MADAME DE SAINT-GELIN, pigeonnant, à Vrille.

Quand je dînais entre Augustin Fillon et Sarcey... Chincholle même venait quelquefois... C'était la grâce de ces soupers... Francisque me disait :

VRILLE, gracieux.

Ma chère enfant... n'est-ce pas ?

Il s'éloigne.

MADAME DE SAINT-GELIN, interloquée.

Qu'est-ce qu'il raconte ?

PILOSEAU, à Midel.

Avez-vous lu le roman de ce décadent, de ce Pierre Dulong ?

MIDEL.

Il cherche l'originalité...

PILOSEAU.

Il ne la trouve pas...

MIDEL.

Je lui ai consacré un filet de trois lignes dans mon journal... Ce que ces trois cents pages tombent par terre...

PILOSEAU.

Et le cinquième cycle épique de Liriel : Sang-Piètre?

MIDEL.

Bien piètre, ce sang...

PILOSEAU.

Vous avez vu les noms des cinq personnages : Dieu, le Progrès, le Hasard, la Dynamite, la jeune fille avec l'ombrelle ?

MIDEL.

La dégénérescence chronique, mon cher...

PILOSEAU.

C'est lui qui fait le Progrès, sans doute ?

ESPÉRANDIEU, s'approchant.

Oui... L'on m'a assuré qu'il avait acheté une tunique verte et une fausse barbe à cette intention...

MIDEL.

Moi, qu'il se coiffait d'une tiare ornée d'un tuyau de locomotive...

PILOSEAU.

Est-ce sa femme la jeune fille avec l'ombrelle ?

ESPÉRANDIEU.

Mais non... la Dynamite.

MADAME DE SAINT-GELIN.

Parce qu'elle saute !... (Souriant à Espérandieu.) Délicieux...

ESPÉRANDIEU.

Madame...

TABARION, s'approchant.

Qu'est-ce que ce Lahirel ?

ESPÉRANDIEU.

Liriel, cher maître, avec votre permission.

TABARION.

Liriel... J'ai vu ce nom sur une réclame de savon...

MADAME DE SAINT-GELIN, souriant à Tabarion.

Charmant...

PILOSEAU.

Et il veut se faire passer pour un poète...

MIDEL.

Un poète... lui... ce vaniteux...

PILOSEAU.

Cet imbécile...

MIDEL.

Ce fou...

PILOSEAU.

Cet idiot...

ESPÉRANDIEU.

Ce cuistre...

VRILLE.

Prenez garde... S'il allait entrer... Juste, le voilà !

Liriel paraît.

SCENE II

LES MÊMES, LIRIEL.

GEORGES, mi-voix, à Antonine.

Bon, Liriel... Et Jeanne qui ne revient pas...

ANTONINE.

Marcel non plus... Je ne sais ce qu'ils font... Ça commence à être singulier.

LIRIEL, saluant Antonine.

Madame Deménière n'est pas là ?

ANTONINE.

Elle va revenir... Elle est sortie un instant...

LIRIEL, saluant Georges.

Et M. Deménière ?

GEORGES.

Il a été retenu par un travail pressé, mais ne tardera pas...

MIDEL, survenant et emmenant Liriel à l'écart.

Mon cher, permettez-moi de vous féliciter... Vous savez... Sang-Piètre est une œuvre...

LIRIEL.

Vous trouvez?... Cela vous satisfait?...

MIDEL.

Très beau... Il y a là un certain... (Il fait claquer la langue et les doigts.) Ça y est...

Il s'éloigne.

PILOSEAU, survenant et emmenant Liriel à l'écart.

Mon cher, permettez-moi de vous féliciter... Vous savez... Sang-Piètre est un poème de génie...

LIRIEL.

Que vous êtes sympathique et bon...

PILOSEAU.

Je suis juste... juste...

Il s'éloigne.

ESPÉRANDIEU, avançant hypocritement vers Liriel.

Sang-Piètre est-il déjà en librairie, monsieur?

LIRIEL.

Voulez-vous me permettre de vous en offrir un exemplaire?...

Il tire un exemplaire de sa poche.

ESPÉRANDIEU.

Vous êtes trop aimable... Je ne voudrais pas vous en priver.

LIRIEL.

Prenez-le... Vous me ferez plaisir.

ESPÉRANDIEU.

Pour vous faire plaisir alors... (Il prend l'exemplaire.) Solliciterais-je une dédicace?

LIRIEL.

Comment donc?... (Ecrivant avec un crayon et lisant en même temps.) A mon célèbre et éminent confrère... Vous vous appelez?

ESPÉRANDIEU.

Gabriel Espérandieu.

LIRIEL, écrivant et lisant.

Gabriel Espérandieu... Voilà.

ESPÉRANDIEU, à Vrille.

Liriel qui m'offre son volume.

LIRIEL.

On vous le reprendra sur le quai avec 60 pour 100 de rabais... Vendez-le... C'est le comble du naturalisme littéraire... Tous vos confrères vendent ceux qu'on leur adresse sans les couper... La dédicace était inutile.

ESPÉRANDIEU.

C'est bon à savoir.

LIRIEL, apercevant Tabarion.

Tiens, monsieur Tabarion...

TABARION.

Ne vous ai-je point rencontré quelque part?

LIRIEL.

Vous ne me remettez pas?

TABARION.

Attendez... Si... C'est vous le chef de l'Ecole du Trottoir gauche du boulevard Saint-Michel... de ces Symbolistes!

LIRIEL.

Vous, le chef de l'Ecole du Trottoir droit.

TABARION.

Parfaitement... Et comment va-t-elle votre Ecole?

LIRIEL.

Elle va bien... Je vous remercie... Nombre de jeunes gens m'envoient leur adhésion... J'en compte une vingtaine autour de moi...

TABARION.

Moi, je n'en compte que sept... Mais ce sont des poètes avec des lances... Bientôt nous joncherons le sol de cadavres...

LIRIEL.

Nous nous défendrons.

TABARION.

Vous n'êtes pas de taille... Vous ignorez la prosodie...

LIRIEL.

Vous parlez toujours métier... Que faites-vous de l'âme?

TABARION.

L'âme, au besoin!... Mais d'abord la prosodie.

Gignoux-Morel paraît.

SCÈNE III

LES MÊMES, GIGNOUX-MOREL.

GEORGES, ennuyé.

Gignoux-Morel maintenant.

ANTONINE.

Ah !... Monsieur Gignoux-Morel...

GIGNOUX-MOREL, saluant les Driette, puis regardant étonné.

Deménière et madame Deménière ne sont pas là?

ANTONINE.

Elle est sortie le chercher...

GEORGES.

Il ne peut tarder...

ANTONINE.

Ils vont rentrer d'un instant à l'autre...

GIGNOUX-MOREL.

Tant mieux... J'ai rencontré ce matin Claudius Rougier qui veut leur rendre visite.

GEORGES.

Claudius Rougier va venir?

GIGNOUX-MOREL.

Dans cinq minutes...

Il s'éloigne saluant d'autres personnes.

ANTONINE, mi-voix.

Je suis vraiment inquiète... D'autant que

l'attitude de Jeanne tout à l'heure, son air absorbé, étaient bien étranges.

GEORGES, mi-voix.

Je me le rappelle maintenant... Elle détournait la figure lorsque nous lui parlions... comme si elle voulait se cacher, comme si elle allait pleurer...

ANTONINE, mi-voix.

Il a dû se passer quelque chose depuis l'autre soir...

GEORGES, mi-voix.

Il a dû se passer quelque chose...

VRILLE, à Gignoux-Morel.

Le journal marche?

GIGNOUX-MOREL.

On ne peut mieux... Nous tirons à 50,000.

VRILLE.

Accidents, crimes, scandales,... le succès du moment.

GIGNOUX-MOREL.

Pourquoi vous obstiner à fermer les yeux ?... Nous tenons l'avenir.

VRILLE.

Vous l'escomptez avant qu'il naisse... Il n'y en a plus.

GIGNOUX-MOREL.

Au contraire... nous précipitons les événements... nous faisons courir le monde... donnons la fièvre au temps.

VRILLE.

Triste fièvre !... Il a dû se mettre au lit, depuis que vous la lui avez donnée... C'est le statu-quo.

MADAME DE SAINT-GELIN, à Espérandieu assis près d'elle.

Cher jeune, écrivez-vous un roman?

ESPÉRANDIEU.

Oui... un sujet de réalité crue, poignante... Il s'appelle... vous excusez, madame...

MADAME DE SAINT-GELIN.

Allez, mon ami...

ESPÉRANDIEU.

L'Inceste Double...

MADAME DE SAINT-GELIN.

Rapprochez-vous... J'ai l'ouïe délicate... Mère et fils sans doute?

ESPÉRANDIEU.

Fille aussi.... tous les trois....

MADAME DE SAINT-GELIN.

Délicieux.... cher jeune... cher jeune.... vous viendrez me lire le manuscrit.

ESPÉRANDIEU.

Vous êtes trop aimable.

GIGNOUX-MOREL, à Vrille.

C'est de l'existence qu'il faut, de même du bœuf ou du mouton....

VRILLE.

Singulier public, que vous avez façonné à n'avoir en guise d'intelligence qu'un organe de digestion.

GIGNOUX-MOREL.

Bon public, revenu de la farce idéaliste, du désir insensé des choses qu'il n'atteignait point....

VRILLE.

Il n'y a qu'elles qui contentent, mon pauvre Gignoux-Morel.

GIGNOUX-MOREL.

L'assurance contre les risques du ventre ou du cerveau, que voulez-vous de plus?... Sera-t-on malheureux lorsqu'on aura chaque jour de la viande et de l'actualité à se mettre sous la dent?

VRILLE.

Quel bonheur!

GIGNOUX-MOREL.

Rien que l'actualité !... Je veux que les faits s'inscrivent à l'instant de leur éclosion, que nous accomplissions un travail isochronique de vie... Feuilletons vécus, à l'aide d'interwiews successives étendant et commentant leur genèse, le drame primitif... Vraies aven-

tures, remplaçant fictions et nouvelles, narrées par leurs auteurs mêmes, saignantes, pantelantes... Croyez-vous que la mort factice d'un héros de théâtre ou de roman impressionne des gens qui voient de véridiques jockeys, d'authentiques bicyclistes se rompre les os !

VRILLE.

Et les artistes, les penseurs, les poètes ?

GIGNOUX-MOREL.

Nous les laissons à leurs places... Le grand Claudius Rougier, le plus illustre, est avec nous !... Ouvrez ses vingt volumes, cette succession superbe, cette chaîne... Ne semblent-ils, dans leur masse imposante, une sorte de résumé du journalisme contemporain ?... Vous y trouverez toute la matière de nos quotidiens : politiques, séance de ministères, dépêches des bassins houillers, théâtres, tribunaux, bourse,

courses, bulletins des halles, chemins de fer, sciences, guerre, faits-divers, cocottes...

VRILLE.

C'est vrai...

GIGNOUX-MOREL.

Arguerez-vous maintenant que Claudius a démérité pour n'avoir cédé à aucune des idées soi-disant personnelles, originales, qui nous reculent aux siècles précédents, pour avoir tenu à garder jusqu'à notre style de journal, s'être fait le servant de notre vie?... Otez-donc le coton qui vous bouche les oreilles, mon cher Vrille, écoutez-la bruire cette vie!

Ils écoutent à gauche.

PILOSEAU.

La force de Normale, c'est non seulement l'immense talent de ceux qui sortent, mais

aussi leur habitude des salons, leur façon de s'immiscer à la vie.

Ils écoutent à droite.

MIDEL.

La force des Cultes, c'est que leurs employés rencontrent dans les salons de leurs chefs de division des gens influents de la vie qui les prennent en poupe... Plus on ira, plus on n'admettra que les Officiels de la vie.

Ils regardent au fond.

MADAME DE SAINT-GELIN, se levant, bas à Espérandieu.

Tenez... personne ne nous voit... partons...

ESPÉRANDIEU.

Je vous suis... chère madame... et vive la Vie!...

Madame de Saint-Gelin et Espérandieu disparaissent sur la pointe du pied.

GIGNOUX-MOREL, à Vrille.

L'avez-vous entendue passer ?... L'avez-vous entendue ?...

TABARION.

Ce jeune homme et cette dame...

PILOSEAU.

Voilà le vrai naturalisme... la littérature vécue...

MIDEL.

Les heureux coquins.

GIGNOUX-MOREL.

Toute la nature appelle, grésille, flirte, danse, vibre... Assez d'idéals impraticables. Chantons avec elle la vraie chanson des vrais vivants !

TABARION.

Chantons la chanson... c'est cela...

MIDEL.

Bravo...

PILOSEAU.

Bravo...

Jeanne entre vive, légère, presque heureuse, par une porte de côté.

SCÈNE IV

Les Mêmes, JEANNE.

JEANNE.

Ne vous arrêtez pas... Votre enthousiasme me met en joie... (A part.) Peut-être la vie rentrera-t-elle aussi dans notre maison qu'elle a désertée!

ANTONINE, mi-voix.

Que veux-tu dire?

GEORGES, mi-voix.

Vous voilà toute transfigurée, Jeanne... Qu'y a-t-il ?

JEANNE, mi-voix, très calme.

Il y a que depuis cette discussion que vous vites naître l'autre soir... et qui alla Dieu sait où!... nous nous sommes sentis trop loin l'un de l'autre Marcel et moi,... il y a que nous avons voulu revenir, nous retrouver.

ANTONINE.

Comment?... Cette discussion futile avait continué!... Elle vous avait séparés?

JEANNE.

Elle avait continué... Tout d'un coup, au moment où vous partiez, nous avions vu se dresser quelque chose de singulier, une sorte d'étrange ombre de femme que jusqu'alors aucun de nous deux n'avait aperçue.. Elle

esquissait des sourires semblables à mes anciens sourires, m'avait pris mes mines de jadis, et c'était comme un de mes reflets tombé dans les yeux de Marcel, lui donnant l'illusion qu'il était moi !

GEORGES.

Que racontez-vous ?... Je ne vous saisis plus ?...

ANTONINE.

Est-ce croyable ce que tu dis ?...

JEANNE.

On n'a point la force, n'est-ce pas, de se modeler perpétuellement snr un reflet, afin de ne point laisser supposer son erreur à celui qu'on aime ?... Je ne pouvais demeurer celle d'un jour quand j'avais encore tant de jours devant moi... cesser de respirer ainsi que cette défunte tandis que le grand air du dehors me

piquait les joues!... Aussi ai-je crié à Marcel : Ce n'est plus moi qui suis là-haut où tu regardes!... Viens-t'en me chercher où je suis!

GEORGES.

Et vous avez délaissé de gaîté de cœur, cette existence supérieure, ce nid merveilleux d'amour que vous vous étiez construit?

JEANNE.

Délaissé! abandonné!... A jamais évanouis les irréels concerts de jadis, les folles parties fines vers l'au-delà!... Le rêve a fui comme un oiseau sous la balle, il a vacillé en plein air, il est tombé!

ANTONINE.

Alors, en ces quelques jours, Marcel a renoncé à ses pensées, à ses convictions, au bel art où nous l'encouragions, qu'il adorait?

JEANNE.

Enfin!... Ça n'a pas été sans mal... Quelles dures révoltes contre la femme que je suis... Quelle guerre depuis ces quelques jours avec l'autre que sans cesse il évoquait... Pourquoi me plaindre cependant puisqu'elle est partie?

ANTONINE.

Elle n'eut pas besoin de partir; elle n'exista jamais, Jeanne!...

JEANNE.

Elle exista si terriblement que j'en tombai jalouse à mourir!... Cela vous paraît tout à fait déraisonnable et fou,... mais il devenait capital pour moi qu'elle s'en allât!... Il fallait que Marcel rentrât dans cette vie dont elle l'avait chassé... Il y est rentré!...

GEORGES.

Mais c'est impossible !

ANTONINE.

Tu divagues...

JEANNE.

Venez-y avec nous, mes amis, Antonine, Georges. — Soyez heureux ainsi que nous allons être heureux... Tenez, voici le frère de celui qui la reniait, voici Claudius Rougier qui nous l'apporte, cette rédemption, dans ses mains grandes ouvertes !

Claudius Rougier entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, CLAUDIUS ROUGIER.

JEANNE, allant à lui.

Ah !... mon cher Claudius... Quel plaisir de vous voir... Combien nous prîmes part à l'affreux malheur qui vous frappa...

CLAUDIUS ROUGIER.

J'étais sûr de votre sympathie, de celle de Marcel.

JEANNE.

Asseyez-vous, Claudius...

CLAUDIUS ROUGIER.

Merci...

Il serre quelques mains et s'assied. Les autres personnages prennent place autour de lui et de Jeanne.

JEANNE,

Nous fûmes d'autant plus peinés et anxieux, que nous prévoyions trop le débordement d'inimitiés, d'injures, que la... maladie de votre frère allait soulever contre vous!...

CLAUDIUS ROUGIER.

Pour moi, vous savez, ces inimitiés, ces injures ne me touchèrent guère... Elles m'intéressèrent uniquement comme manifestations de cette force vitale que je sens vibrer partout... Car, plus je vais, plus je deviens l'homme de je ne sais quel conte allemand, celui qui se couchait sur le ventre en un

champ, écoutant pousser l'herbe... J'écoute la vie vivre, moi, et qu'elle soit méchante, bonne, indifférente, elle me prend parce qu'elle vit.

JEANNE.

C'est beau... Et quoi qu'elle vous donne, quelques douleurs qu'elle vous apporte, vous l'aimez ?

CLAUDIUS ROUGIER.

Elle est la base de tout, elle est la vérité... Elle seule peut nous maintenir dans la paix, dans la raison... Je le disais souvent à mon malheureux frère : il ne faut pas en sortir, mon garçon !... Qu'y trouves-tu d'intéressant?... interrogeait-il. — Tout !... lui répondais-je... La moindre chose m'y devient prétexte à réflexion, à admiration... — Moi, j'y trouve de moins en moins mon désir... fai-

sait-il... et plus je vais, plus je n'aperçois que ce désir et moi!... — Vous voyez où ça l'a conduit.

JEANNE.

Hélas!... Vous avez bien raison, et il n'est pas vrai que ce monde dans lequel la pensée de votre frère s'est... retirée, puisse lui apporter des joies nouvelles, intenses, que lui refusait le nôtre!

CLAUDIUS ROUGIER.

Qui prétend cela?... Qui se paye de mots?.. Qui dit qu'une pensée se retira dans un monde... existant ou non, on l'ignore... délaissant celui-ci?... Envisageons les faits... la pensée de mon frère Jean ne se retira dans nul monde... Elle se retira des mondes... Jean ne pense plus... Il a abusé de son intelligence, il l'a

perdue... Il n'est plus heureux ou malheureux... Il n'est plus.

JEANNE.

Vous ne sauriez croire, Claudius, combien vos paroles me frappent !... Combien je suis près de vous aujourd'hui !

CLAUDIUS ROUGIER.

C'est curieux... Vos idées et celles de Marcel n'étaient guère les miennes jadis...

JEANNE.

Les événements qui rapprochent les personnes, rapprochent les idées.

ANTONINE.

Les idées de Jeanne viennent de singulièrement se modifier, monsieur Claudius...

CLAUDIUS ROUGIER.

Si cela se pouvait !... Si vous commenciez

à revenir vers moi !.. Ah!... vous le devriez... car voyez-vous plus j'avance, plus je constate qu'il n'y que deux possibilités ici, deux termes à signification exacte et précise... Pas de milieu... La vie et la mort... Si vous ne voulez pas mourir il faut à tout prix aimer la vie! Si vous voulez mourir, agissez ainsi que vous l'entendrez, vous êtes libres de prendre tous les chemins qui mènent à la mort!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL, qui s'est avancé silencieusement, pâle et grave, pendant les dernières paroles de Claudius.

Tu as raison, Claudius, tu as raison !...

Tous se lèvent.

CLAUDIUS ROUGIER.

Marcel...

GIGNOUX-MOREL.

Marcel...

ANTONINE.

Il y vient aussi!... Il y vient!...

GEORGES.

Elle nous l'avait dit!...

JEANNE.

Je t'attendais! Marcel, je t'attendais!...

MARCEL, perdu dans son idée.

Quelque dégoût qu'on ait de vivre... de coudoyer des choses et des gens... (Frissonnant.) Il est grand!... Il faut bien descendre dans cette vie, si l'on ne veut se résoudre à mourir!...

CLAUDIUS ROUGIER.

Oui, Marcel, tu dois y descendre... Tu dois regarder cette terre sur laquelle tu te trouves... ouvrir les yeux...

MARCEL.

Mon rêve était splendide... Ruissellement inespéré!... Magnificence!... Mais cette magnificence se réduisait trop en fumée qui s'évanouissait... Elle ne durait point, et quand je fermais la main pour saisir, je ne tenais rien sous mes doigts... Et voici qu'aujourd'hui j'éprouve un secret et vivace désir de toucher, de pétrir, de tordre... Je me sens devenir un homme comme les hommes... Est-ce une montée?... Est-ce une descente?... Où suis-je?... Où va-t-on me précipiter?... Je n'irai plus au bois, l'idéal s'est envolé!

CLAUDIUS ROUGIER.

Ne regrette pas, Marcel, cet idéal qui s'envole... A sonder l'infini, tu as été jusqu'aux extrêmes frontières de ta force... Il y va de ton existence désormais... Reste dans la plé-

nitude de cette force... Reviens vers nous.

MARCEL.

Sans doute tu as raison... Mon rêve d'ailleurs ne me rendait plus très heureux... Et puis, on doit tout avouer quand on cause des choses comme nous causons... Je crois qu'il commençait à rendre les autres malheureux... Or, ceci ne se pouvait... Il fallait abolir ma joie, puisqu'elle n'était plus qu'une pierre dans le chemin de ceux que j'aimais...

JEANNE, très émue.

Marcel... merci...

MARCEL.

Je descends... Jeanne... Je descends... Déjà je me sens enlisé jusqu'aux genoux...

CLAUDIUS ROUGIER.

Tu parles d'abolir ta joie, Marcel!... Mais,

ouvre ton âme au monde qui l'emplira de la sienne!... Veux-tu venir avec moi, mon compagnon, mon ami, mon nouveau frère, qui remplacera celui que j'ai perdu?... Veux-tu venir?... Regarde cette infinie nature devant nous... Nous en serons amants et fidèles... Nous dirons les gouttes d'eau des sources, les feuilles des arbres, les étoiles du firmament... Ces hommes, ces femmes qui passent à nos côtés, nous connaîtrons leurs passions, leurs ambitions, leurs caractères.... les mystères terribles qu'ils cachent sous l'impassibilité de leurs fronts... De faits en faits, de circonstances en circonstances, d'individus en individus, nous remonterons aux règles qui les régissent, aux fatalités scientifiques qui remplacèrent les fatalités divines des Prométhées... De ces règles d'expérience, nous nous élèverons à des lois plus générales, renfermant

davantage de matière infinie entre leurs définitions... De ces lois générales à celle qui les domine toutes, celle du transformisme éternel des êtres, du combat prodigieux de vie... Nous assisterons à la lutte des insectes contre les insectes, des peuples contre les peuples, des soleils rouges contre les soleils bleus!... Nous verrons les soleils bleus périr.

MARCEL.

Oui... oui... Claudius... Ce sera beau ce que nous verrons... Beau comme une troupe de gens sur une falaise, cherchant à se jeter dans la mer!... Seulement, ce sera toujours le même exercice!... Tant pis!... A mon tour, il faut que je gagne la falaise, que je combatte avec le troupeau, que je me jette dans la mer!... Je vais arracher de ma poitrine ce qui m'attachait au domaine des hypothèses,

effacer d'un trait les édens lucides du rêve, donner cette âme à la vie envahisseuse, de même que plus tard, je donnerai ce corps à la mort!... Entre en mon âme, la Vie!

CLAUDIUS ROUGIER.

Entre en son âme, la Vie... la dure et bonne Vie... la Vie consolatrice!...

MARCEL.

La Vie... qui courbe les têtes fières sur ton sillon!

JEANNE, radieuse.

Oh!... Marcel... tu reviens chaque minute plus près de mon cœur... Merci d'avoir rompu avec celle qui te faisait signe là-bas...

MARCEL.

Je ne pouvais plus rester avec elle, puisque tu ne l'aimais pas...

JEANNE, s'approchant de lui, très douce.

Nous serons encore heureux, mon Marcel bien-aimé...

MARCEL, lui saisissant la main et la mettant sur son cœur.

Je serai heureux... Je suis heureux!... (Soudain il laisse retomber la main et revient vers Claudius). Mais cependant, dis-moi, Claudius... quand j'aurai parcouru en tous sens ce grand monde avec toi... quand nous aurons accumulé trouvailles sur trouvailles... reculé aux dernières limites le champ de nos investigations... quand nous saurons le nombre des grains de poussière... le nombre des soleils rouges et des soleils bleus!... Que ferons-nous dans ce monde connu désormais, étiqueté, classé?

JEANNE.

Pourquoi chercher si loin, Marcel?

CLAUDIUS ROUGIER.

Nous reculerons encore ses limites... Nous diviserons les grains de poussière... Nous multiplierons les soleils... Nous continuerons...

MARCEL.

Et quand nous aurons reculé ces limites?...

JEANNE.

Pourquoi t'inquiéter de cela?

CLAUDIUS ROUGIER.

Nous découvrirons encore des choses nouvelles... dirigerons nos recherches vers des buts encore inaperçus...

MARCEL.

Et si nous nous lassons de courir après ces choses toujours nouvelles, toujours les mêmes, de voler vers ces buts inaperçus, iden-

tiques à ceux que nous atteignîmes déjà... Que deviendrons-nous, Claudius?... Claudius, il fera bien froid lorsque nous comprendrons qu'il n'y a plus rien à faire... Nous nous sentirons mortellement tristes, lorsqu'après avoir tourné de l'équateur au pôle, nous retrouverons sempiternellement le même identique spectacle... la terre, cette chaîne, rivée à nos pieds... et le ciel, cette voûte, irrémédiablement clouée à nos tempes!...

Il tombe assis sur un fauteuil, désespéré.

JEANNE.

Marcel!... Marcel!... Que dis-tu?

CLAUDIUS ROUGIER.

Quoi?... Tu ne vas pas venir?... Tu prétendais que tu allais venir... Tu veux me laisser encore une fois seul?... Tu refuses d'être ce frère qui devait remplacer l'autre?... Reprends

tes sens, Marcel... Retrouve ta vigueur... Que crains-tu, puisque nous te donnerons la main?... Viens?...

JEANNE.

Viens, Marcel?...

GIGNOUX-MOREL.

Que refusez-vous d'avancer?... Regardez ce qui se produit... Ces mouvements indéfinis vers un unique idéal placé entre les deux portes de la naissance et du tombeau?... Venez avec les vivants, reprendre le grand chœur qu'ils entonnent sur leurs places publiques, dans leurs campagnes, dans leurs maisons... que nous répétons, nous, leurs bergers, leurs conducteurs, dans nos œuvres, nos livres, nos journaux!...

TABARION.

Dans nos œuvres...

MIDEL.

Nos livres...

PILOSEAU.

Nos journaux!...

MARCEL, **se relevant subitement exalté et s'exaspérant.**

Vos journaux!... Ah! oui... Le piétinement sur place... La mort aux idées... La vie aux faits... A force de tout expliquer, de tout dénombrer, vous n'avancez plus... Sitôt qu'un événement se produit, le voilà pressé jusqu'à la moëlle, privé de ses conséquences futures, abîmé, châtré... C'est la folie de l'époque, la folie de l'analyse... Plus d'actes, d'efforts puissants, rien... Des contrôleurs, des statisticiens, des buralistes, enregistrant les moindres pulsations de votre pouls... Et voilà ce que vous appelez la vie?... regarder des gens qui ne

vivent pas, des demi-morts?... Moi, avec ma tête qui invente, qui s'enthousiasme, je suis l'unique vivant parmi vous!... Je soulèverai les montagnes, je ferai sauter les cités où vous vous êtes endormis!

CLAUDIUS ROUGIER.

Comme tu parles, Marcel!... Ta haine contre le siècle t'aveugle!... Oublies-tu l'art, la science, que dans nos volumes nous résumons?

MARCEL.

La science?... Qui épuisa la sève de la terre et lui fouille les entrailles afin d'en tirer le suc?... La gueuse... La tueuse... Le nouvel art?... Votre art?... Celui qui ne regarde jamais devant, mais à côté, derrière... L'art photographe, qui n'ose crier ce qui sera, et

s'est mis comme un bas manœuvre à clicher ce qui est!

CLAUDIUS ROUGIER.

Ne parle pas ainsi du grand art que j'aime... auquel je me suis dévoué...

MARCEL.

Si je parlerai, Claudius... Je te dirai que pas plus que les autres, tu ne t'es jamais dévoué à rien.... Ni à l'art, ni à la science... Ce n'est pas ton affaire... Ça ne te regarde pas... Pas plus que tes confrères, dans leurs cabinets de travail, officines, laboratoires, bureaux de ministères, salles de rédaction... tous journalistes comme toi-même, bas journaliste... dressant le rapport de l'existence au jour le jour... incapables d'une vigueur suivie...

CLAUDIUS ROUGIER.

Arrête-toi!...

GIGNOUX-MOREL.

N'allez pas plus loin!...

MARCEL.

Je me tuerai de vous le répéter... Gens de fait... pas d'idée... Esclaves qui couchez avec la vie, vous laissez sucer le sang par elle, et ne pouvez plus créer!...

CLAUDIUS ROUGIER.

Assez!...

GIGNOUX-MOREL.

Assez!...

TABARION, MIDEL, PILOSEAU.

Deménière!... Deménière!...

MARCEL.

Continuez, véritables compagnons du com-

pagnon de saint Antoine, vos petites idylles de muqueuses!... Laissez le saint infortuné hurler la désolation dans sa solitude!...

CLAUDIUS ROUGIER.

C'est une infamie!...

GIGNOUX-MOREL.

Vous nous insultez!...

TABARION, MIDEL, PILOSEAU.

Vous nous insultez!...

CLAUDIUS ROUGIER.

Tu deviens fou comme mon frère Jean... fou!... fou!...

MARCEL.

Tu m'appelles fou et me compares à ton frère Jean, Claudius borné, ô Claudius aux yeux de bœuf!... Eh bien, rougis de honte devant lui, car lui seul osa contempler face à

face l'Idée qui se cache derrière vos apparences, lui, la gloire de ta famille, l'honneur de ton nom!... Lui, le seul vivant parmi vous tous qui n'existez pas!... qui n'existez pas!...

CLAUDIUS ROUGIER.

Nous n'existons pas?

GIGNOUX-MOREL.

Nous n'existons pas?

TABARION, MIDEL, PILOSEAU.

Nous n'existons pas?

MARCEL.

On n'a qu'à souffler sur vous pour vous fondre!... Tandis que mon rêve, mon rêve inouï... j'en mets toutes les puissances de toutes les puissances au défi... Eteignez-le donc?... Soufflez-le donc?

CLAUDIUS ROUGIER.

Misérable !...

MARCEL.

Spectres !... Fantômes !...

CLAUDIUS ROUGIER.

Marcel... Tu viens de m'outrager davantage pendant ces quelques minutes, que tous mes ennemis ligués durant mon existence... Tu fus mon ami... Je ne te dirai rien... Mais je ne te reverrai jamais... Je m'en vais !...

Il s'éloigne.

GIGNOUX-MOREL.

Moi aussi... je m'en vais !...

TABARION, MIDEL, PILOSEAU.

Nous nous en allons !...

CLAUDIUS ROUGIER, *sur la porte.*

Demeure dans ton beau rêve, Marcel... seul... seul... et meurs-y!

Ils s'en vont.

MARCEL, *tonnant.*

Allez-vous en!... Vite!... Emportez-la avec votre vie d'atrocité, de cauchemar!... Emportez-la loin!... Qu'on ne la voie plus!... Ni vous non plus!...

SCÈNE VII

MARCEL, JEANNE, GEORGES, ANTONINE, VRILLE, LIRIEL.

Marcel reste tout seul à droite, le bras levé. Georges, Antoine, Vrille, Liriel, sont à gauche au fond pétrifiés de la violence de la dernière scène. — A ce moment, Jeanne qui était avec eux les quitte, et s'avance nettement, résolument vers Marcel.

JEANNE.

Marcel, tu viens de chasser la vie de chez toi... Moi aussi je suis de la vie... Que dois-je faire?

MARCEL, la regardant un instant, puis furieux

Eh bien, si tu es de la vie et si tu ne veux plus être de mon rêve... Si tu n'es plus celle-là que j'avais assise en mon paradis de gloire splendide... il faut t'en aller!... Je te hais!...

JEANNE.

Non, je ne suis plus celle-là qui trônait dans ton paradis!... Je suis une simple femme... moi! Je m'en vais...

Elle le quitte.

ANTONINE, joignant les mains vers Jeanne qui s'en va.

Jeanne... Ne t'en va pas... Si tu savais... C'est notre faute!... C'est notre faute!... Il va revenir à lui!...

GEORGES.

C'est nous qui l'avons poussé!... Nous som-

mes les seuls coupables !... Jeanne... Jeanne !... Restez !...

VRILLE et LIRIEL.

Restez !...

JEANNE, très calme.

Je m'en vais !

Elle s'en va.

ANTONINE, GEORGES, VRILLE, LIRIEL.

Ha !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins JEANNE.

MARCEL, stupide.

Mon Dieu!... Elle est partie!... Qui la fera revenir maintenant?... (Il se précipite vers la porte appelant.) Jeanne!... Jeanne!... Jeanne!.. Jeanne!...

Personne ne répond.

Rideau.



ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. C'est le soir. Une lampe est allumée près de Marcel, seul, assis à sa table de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCEL.

Trois fois hier j'ai été chez Jacques où elle s'est retirée... Elle ne m'a pas reçu... Aujourd'hui je me suis présenté... Elle ne m'a pas reçu... Si j'y vais demain, elle ne me recevra pas... Georges et Antonine l'ont aussi visitée... Sitôt mon nom prononcé, elle refusait de les entendre... Je sais que son père s'efforce de l'apitoyer sur ma désolation, mon martyre... elle ne lui répondra pas davantage qu'elle n'a répondu à Georges, à Antonine, à

moi... Elle ne veut pas me revoir... Elle ne me reverra pas.

Au fond, elle a raison... Il devient bon qu'on m'abandonne... Le motif de contrarier mon sort, de me hasarder dans cette vie, puisque je suis condamné à rester dehors?... Mon rôle est de demeurer triste et seul... Je demeurerai triste et seul.

Pourtant, j'eusse voulu la revoir... une fois... rien qu'une fois... la dernière...

Une fois... Elle m'eût reconduit doucement à sa porte, et la regardant disparaître, je me serais pénétré de sa chère figure, de sa douce silhouette d'adieu... Mais elle, je ne l'aurais plus... plus revue.

Car je dois me punir impitoyablement de ne point l'avoir assez aimée pour lui faire comprendre... pourquoi ces pauvres femmes ne nous comprennent-elles jamais?... que,

vers quelque rêve que j'allasse, c'était elle entière, elle toute vivante et chantante que j'emportais!...

Antonine et Georges entrent et restent debout près de la porte.

SCÈNE II

MARCEL, GEORGES, ANTONINE.

MARCEL, allant à eux.

Ah!... vous voilà... vous voilà...

Il leur serre les mains.

ANTONINE.

Marcel, nous avons encore été là-bas...

MARCEL.

Eh bien?...

ANTONINE.

Nous n'avons pas réussi...

MARCEL.

Vous ne réussirez pas.

GEORGES.

Nous avons tenté l'impossible... prié... supplié... Nous voudrions tout faire pour te rapprocher d'elle... mais, tu la connais... Elle ne veut plus revenir... Elle ne le veut plus.

MARCEL.

Je le pensais...

ANTONINE.

Ne m'en parlez pas, a-t-elle dit... Je ne veux pas en entendre parler... Qu'il reste loin de toute vie, avec cette autre qu'il m'a préférée, près de laquelle il se complaît!

MARCEL.

Oui... Elle se trouvait près de moi, l'autre

que je cherchais à fuir... Elle dictait mes paroles, dirigeait mon bras.

ANTONINE.

Que comptez-vous faire, Marcel?... Vous ne pouvez aller chaque jour chez Jeanne solliciter un entretien qu'elle ne veut vous accorder?...

MARCEL.

Je ne le puis... Je cesserai d'y retourner.

GEORGES.

Alors, mon pauvre ami?

MARCEL.

'ai écrit ce matin une lettre à Jeanne, la seule que je lui écrirai... Dans cette lettre, je ui dis adieu pour toujours, déplorant qu'elle n'accède point à ma suprême requête, à mon vœu dernier, qui était de la rencontrer une

fois encore, une unique fois!... Ce n'était pas pour moi, certes, que je l'implorais... je me sentais indigne de pitié; pas pour elle... je ne lui rendrais pas le bonheur; pour quelque chose au-dessus de moi et d'elle qu'il eut fallu que nous défendions loyalement contre nous-mêmes, pour l'amour qui fut entre nous!... Pourquoi le souiller par les paroles que nous prononçâmes en nous quittant?... Pourquoi ne pas nous revoir une fois, nous promettre quoi qu'il advienne de respecter le Beau Passé?

ANTONINE.

Vous avez eu raison d'écrire ainsi.

GEORGES.

Si quelque chose doit la toucher, c'est ce que tu écrivis.

MARCEL.

Je le souhaite... Sinon, je crains bien que le rêve auquel j'ai tout sacrifié ne me console... guère.

ANTONINE.

Taisez-vous !... Marcel...

GEORGES.

Tais-toi !...

SCÈNE III

Les Mêmes, JACQUES.

JACQUES, à Marcel.

Je voudrais vous parler...

MARCEL, anxieux.

Qu'y a-t-il ?

JACQUES.

Quelque chose d'heureux... Une lueur d'espoir...

MARCEL.

Ah !... mon Dieu !...

JACQUES.

Jeanne vient de lire votre lettre... Une larme a perlé dans ses yeux d'obstination...

MARCEL.

Si elle consentait à me revoir une fois... une minute...

JACQUES.

Je crois... vous m'entendez Marcel... je crois qu'elle le fera...

MARCEL.

Ah!...

ANTONINE et GEORGES, se rapprochant.

Quoi?

MARCEL.

Mes amis... Jeanne a été touchée par ma lettre... J'espère que je la retrouverai!... Jacques, allons-y tout de suite... allons-y...

JACQUES.

Non... pas ce soir... Laissez-la réfléchir... Demain seulement dans la matinée !... Je ferai bien ce que je pourrai, Marcel, pour ramener votre bonheur enfui par ma faute...

MARCEL.

Par votre faute, Jacques?

JACQUES.

Oui, c'est moi qui dans ma légèreté, ai raconté ici un soir cette terrible histoire de Jean Rougier !...

MARCEL.

Ce n'est pas vous !...Vous fûtes à peine l'occasion... Et encore?... Mais la cause, elle se trouvait loin de vous, bien loin, là-haut, là-haut, la voyez-vous?... Et ce fut un de ces coups de foudre qui tombent à l'improviste,

sans qu'on puisse les prévenir, les empêcher!...

GEORGES.

Au revoir, Marcel...

ANTONINE.

Bon espoir, mon ami...

GEORGES.

Nous sommes heureux de ce que Jacques t'a appris... Nous reviendrons... demain...

MARCEL, leur serrant les mains.

Merci...

JACQUES.

Demain matin...

MARCEL.

Merci, Jacques, merci...

Jacques sort.

SCÈNE IV

MARCEL.

Te revoir un instant... Un instant... Ivresse... Oh!... cet instant... Si tu me l'accordes... cette heure... ce siècle de joie!... Et puis après, plus jamais... Je te l'ai promis, Jeanne... Je renouvelle mon serment... Tout seul... Je resterai tout seul... Tu ne me verras plus... Pour l'existence, je m'emprisonnerai.... Comme doivent être emprisonnés ceux qui s'attachèrent à leur rêve trop violemment, osèrent, ces audacieux, dire qu'il était la

Vie!... Dans ma cellule, je te le jure, Jeanne, ce ne sera pas mon rêve que je regretterai!... Mais cette belle campagne entrevue à travers les barreaux de ma fenêtre,... ce ciel clair de jadis... ces fontaines vives sous la forêt... Le ciel clair de tes yeux, ô mon aimée et adorée!... La fontaine vive de tes baisers jamais tarie!...

Pendant ces derniers mots Jeanne est entrée... Elle dépose sa pelisse sur un fauteuil sans que Marcel l'entende. — Tout à coup.

SCÈNE V

MARCEL, JEANNE.

MARCEL, *se retournant stupéfait.*

Jeanne!...

JEANNE.

Tu as voulu me voir Marcel... Je suis venue.

MARCEL.

Toi?... Toi ici?... Est-ce que c'est toi?... Est-ce que c'est bien toi?...

JEANNE.

J'ai pensé te trouver seul. — Je n'ai pas attendu...

MARCEL.

Tu es venue, Jeanne!... Tu es venue!...

JEANNE.

J'ai lu ta lettre... J'ai cru aussi qu'il était préférable de nous quitter autrement que nous ne nous étions quittés. — Nous partirons sur des paroles de tranquillité, de paix, comme d'anciens camarades qui vont chacun leur route... qui dans ce monde ne se reverront plus.

MARCEL.

Oui. Quittons-nous comme d'anciens camarades. Ne nous revoyons jamais. . jamais...

JEANNE.

Marcel... Nous sommes infiniment loin l'un de l'autre... Il n'y a plus rien de commun

entre nous... Tu t'es cantonné sur la montagne... moi dans la plaine... Nous ne pouvons nous rencontrer.

MARCEL.

Tu es dans la plaine... Moi sur la montagne... Nous ne pouvons nous rencontrer..

JEANNE.

Ce n'est point ma faute... J'avais fait ce que j'avais pu pour revenir... Après cette première querelle où tu me traitas de mauvaise, de folle, j'avais tenté de t'aimer de nouveau.... Tentative vaine!... Tu n'as plus voulu de mon amour... tu l'as rejeté... (Mouvement de Marcel.) Je te parle très froidement, sincèrement... tu l'as rejeté... me faisant l'injure la plus mortelle qu'on puisse faire à une femme... non pas qu'on aime!... qu'on respecte seulement.

MARCEL.

C'est vrai... Je t'ai injuriée mortellement... de même que la dernière des femmes!... de même que si je ne t'avais jamais aimée!...

JEANNE.

Eh bien... Je ne t'adresserai nul reproche... Mais je suis lasse!... J'ai compris que c'était fini entre nous... J'ai senti que je ne pourrais à l'avenir t'avoir *tout toi*, comme je l'espérais... D'ailleurs.., je dois te l'avouer... je n'en ai plus l'envie... Ce n'est pas que je t'en veuille d'aucune façon... Je ne t'aime plus.

MARCEL.

Tu ne m'aimes plus?

JEANNE.

Non... Je ne t'aime plus!... J'ai bien lu dans ta lettre qu'il existait une fatalité... que

tu te trouvas emporté à ton insu... malgré ta volonté... C'est possible... Ce n'est pas moi qui y contredirai... Mais vois-tu, je n'ai plus le courage de lutter contre cette fatalité qui t'emporte... Ça a cessé de m'intéresser... Nous allons nous séparer.

MARCEL.

Nous allons nous séparer!...

JEANNE, prête à partir.

C'est tout... oui... c'est tout ce que je désirais te dire... Ah!... Encore... Je consens... quoi que tu m'aies fait... à te garder une estime... de même que je l'espère... tu t'efforceras de m'en retrouver une... Et maintenant... adieu, Marcel... Je pars de mon côté... pars du tien...

MARCEL.

Sais-tu, Jeanne, que tu abrèges cruellement

ce moment d'entretien dernier que j'avais imploré...

JEANNE.

Puisque je t'ai tout dit.

MARCEL.

Sais-tu que si tu restais quelques minutes, ce me serait une joie pour la fin de mon existence?

JEANNE.

A quoi me servirait de rester quelques minutes, puisque déjà je ne suis plus avec toi?

MARCEL.

Sais-tu que si tu as cessé de m'aimer... Jeanne... Jeanne... je t'aime toujours moi?...

JEANNE.

Tu m'aimes?... Tant pis pour toi, Marcel... Je pars.

Elle fait quelques pas vers la porte.

MARCEL.

Tant pis pour moi!... C'est toi qui parles ainsi?... Tu rejettes de ton cœur toute émotion, toute sympathie?... Je te deviens un indifférent, uu étranger?

JEANNE.

C'est moi qui parle ainsi... Et j'ajoute : Si tu m'aimes, tu t'y prends trop tard. Il fallait me le montrer avant-hier, au lieu de me traiter comme tu m'as traitée!..

MARCEL.

Jeanne, je t'aimais peut-être plus ce jour-là que jamais avant!... J'ai plus souffert ce jour-là pour toi que jamais!... Mais est-ce la peine de te l'expliquer?... Tu te butes devant toi-même... tu ne comprends pas!... Au fond, il n'y a qu'un malheur, c'est de t'avoir permis de supposer mes sentiments changés, d'avoir

laissé ta tête marcher lorsque j'eusse dû la retenir!... Je n'ai point été celui que je devais être!... Je m'en suis puni, puisque je ne dois plus te voir!... Seulement oh! Jeanne... demeure un moment...

JEANNE.

Pourquoi un moment?... Je t'ai dit ce que je voulais? Qu'ajouterai-je?... Il ne me reste qu'à m'en aller.

Elle avance encore de quelques pas vers la porte.

MARCEL.

Par pitié... Jeanne... je t'en supplie... Je t'en supplie...

JEANNE.

De la pitié?... En eus-tu avec moi?... En eus-tu?... Adieu!... L'existence du moins me sera indifférente... Je serai tranquille chez moi.

Elle avance encore.

MARCEL.

Jeanne, prends garde, tu es trop dure... Ça ne te portera pas chance quand tu vas sortir d'ici ?

JEANNE.

Pas chance ?... La chance et moi, nous sommes brouillées !... Que je sois dure ou non, je sors !...

MARCEL.

Alors, je serai aussi dur que toi... Je t'arrêterai... Tu ne sortiras pas !...

Il lui barre la porte.

JEANNE, reculant.

Ah ça !... Je te retrouverai donc partout, tout le temps devant moi ?... Je ne pourrai jamais en finir avec ta personne ?... Tu m'obséderas sans cesse ?... Ainsi que tu le fis de-

puis des semaines, depuis des mois, où tu me rendis celle que je voulais ne pas être, tu barricaderas donc perpétuellement de la tienne ma volonté, comme tu barricades cette porte!.. Et dire que cette nuit encore, dans l'atmosphère toute noire, je ne pouvais me détacher de ta figure!... Tu apparaissais en face de moi, à côté de moi... je devenais assez insensée pour te tendre les bras!...

MARCEL.

Tu me tendais les bras, Jeanne?... Et tu prétends que tu ne m'aimes pas?... Je le savais bien que tu mentais... que tu m'aimes!...

JEANNE.

Je mentais... c'est vrai... Je mentais!... Mais dussé-je m'en meurtrir, m'en déchirer le cœur, m'en rendre désespérée et furieuse... dussé-je me montrer infâme, et méchante, et

cruelle abominablement... je ne mentirai plus!... je ne t'aimerai plus!... Du moins, je ne te le montrerai jamais!... jamais!...

Elle tombe sur une chaise, cachant sa figure dans ses mains, sanglotante.

MARCEL, au bout d'un moment s'approchant d'elle, très tendre.

Pauvre Jeanne!... Il serait pourtant bien simple de nous quitter très doucement, très saintement... puisque je t'aime... puisque... toi... tu n'as pas cessé... de m'aimer!

JEANNE, relevant la tête.

Que veux-tu dire?... Où veux-tu de nouveau m'entraîner?

MARCEL.

Nulle part,.. Je ne te ferai point revenir sur ce que tu as décidé... D'ailleurs, je te le répète... Je vais te quitter tout de suite,

comme tu vas le faire !... J'aurais peut-être espéré avant... une marque... un gage... qui.. dans la suite... quand nous ne nous verrons plus... nous rappelât ce qui a été ?

JEANNE, se levant toute.

Quel gage ?... Quoi ?

MARCEL.

Oh... c'est une simple prière que je t'adresse !... tu ne l'exauceras pas !... J'aurais désiré... c'est bien inouï... bien fantastique à dire... J'aurais désiré... que nous nous embrassions, Jeanne ?

JEANNE.

Nous embrasser ?... Au point où nous en sommes ?... Comment veux-tu que nous nous embrassions ?

MARCEL.

C'est pour toi comme pour moi que je l'au-

rais désiré... Nous allons partir tout à l'heure très loin... plus loin que nous ne croyons... Nous allons mourir tout à l'heure... l'un pour l'autre!... On embrasse les morts avant de les ensevelir!... Il faut nous embrasser...

JEANNE, se défendant.

Je ne le puis, Marcel... Je ne le puis... laisse-moi!...

MARCEL, l'attirant.

Approche. Jeanne, ma Jeanne, approche plus près... Nous n'aurons plus beaucoup de plaisir ici... Prenons ce dernier!... Viens, là dans mes bras, contre ma poitrine... (Le couchant sur lui quoiqu'elle se débatte.) — Là, pauvre petite blessée... dis-moi que malgré ton départ, ton âme est restée la même... la même que j'ai tant adorée?... Là... pauvre toute petite... toute petite choyée... dis que

c'est celle que j'ai mise sur ma poitrine... telle un sachet pur... depuis que tu me l'as donnée ?

JEANNE, se détachant soudain.

Ah ça... Marcel... Tu ne veux donc pas décidément que je garde mon âme en moi ?... Toujours renaîtra le souvenir de cette ancienne que tu m'as prise quelque soir... un soir que je dormais sans doute !... et que depuis, tu prétends substituer à celle qui réside ici ?

MARCEL, tendant les bras.

Ne te sauve pas ?... Ne te sauve pas ?... Sois la petite âme blanche, la petite colombe que tu étais au temps des premières noces, des baisers neufs comme des mois de mai ? .,

JEANNE.

Encore celle que je croyais envolée... que

tu dresses de nouveau devant moi... dont tu m'accables !

MARCEL.

Elle n'est pas envolée, ô ma petite mariée toute en primevères.,. toute en lys !... Regarde dans ce miroir?... Tu vas la reconnaître.

JEANNE.

Celle-là ?... Dans ce miroir ?... Celle qui, ainsi qu'un assassin, a tué notre bonheur?... Celle-là?... Moi ?... Ce n'est pas moi !... Ce n'est pas moi !...

MARCEL.

Prends garde, Jeanne... Je ne te reconnaîtrais plus, si tu te refuses à la reconnaître... Et ça ne serait pas seulement cela !... Ça serait que... définitivement... tu ne serais plus celle que tu es !

JEANNE, *furieuse.*

Je ne serais plus celle que je suis?... Vas-tu me faire encore redevenir folle, Marcel, avec tes folies?... Si, je suis celle que je suis... je suis libre... libre... je me suis sauvée d'avec toi, de chez toi!... Je ne t'appartiens plus!

MARCEL.

Je t'en conjure!... Sois quand même l'autre un tout petit instant... un seul tout petit instant, avant de me quitter?...

JEANNE.

Que cet instant meure avant de naître!... Je ne veux pas que tu m'appliques une fois de plus ce masque sur la figure... ce mensonge sur les traits!

MARCEL.

Ne blasphème pas... c'est toi le masque... C'est elle la figure!

JEANNE.

Moi le masque ?... Tu perds la tête...

MARCEL.

Oui, toi le masque !...

JEANNE.

Elle, la figure?

MARCEL.

Oui, elle la figure !

JEANNE.

Elle !... allons donc !... Tu sais bien comment elle s'appelle, la voleuse d'étreintes, la ravisseuse de caresses, la soutireuse de douceurs !... (Criant.) C'est l'Image !... l'Image !...

Un grand silence se produit.

MARCEL, le rompant.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit... C'est toi, Jeanne. . Moi je ne voulais point la faire ve-

nir... Je voulais que nous nous quittions sans qu'elle fût là... Mais aussi, il ne fallait pas te mettre à l'appeler !

JEANNE.

Elle peut bien venir !... Je la connais !... Je l'arrêterai si elle se présente !... Qu'elle ose me reprendre moi-même à moi-même !... Qu'elle se risque à me rejeter, contre ma volonté, dans tes bras !... Je n'ai pas peur d'elle... pas plus que de toi... je n'ai pas peur !...

MARCEL, écoutant soudain.

Ecoute... Jeanne... écoute là-bas !...

JEANNE.

Que veux-tu que j'écoute ?... puisque je n'ai pas peur et que je la brave... que je la brave ?

MARCEL.

Ecoute donc ?

JEANNE, tressaillant.

Oh si!... J'ai peur!... J'ai une peur terrible!... Je l'ai entendue!... dans l'escalier!

MARCEL.

Je l'ai entendue aussi... je l'ai entendue très nettement... je l'ai entendue qui montait...

JEANNE.

Ce sont ses pas légers... Elle ouvre la porte maintenant. Elle est dans le vestibule!

MARCEL.

En effet... Elle vient d'ouvrir la porte... et elle est dans le vestibule... qui ôte son manteau...

JEANNE.

Elle a ôté son manteau... Elle passe dans le couloir... Elle passe dans le couloir... Elle va entrer!

MARCEL.

Elle va entrer... Elle entre, Jeanne, elle entre...

JEANNE, au comble de la terreur.

Cache-moi !... ah !... cache-moi !... La voilà qui s'avance vers moi !... c'est affreux ! affreux !...

MARCEL.

Oui... Elle s'avance, ton image !... Elle s'avance, cette réelle toi aimante, vivante !... Celle que tu eus été sans ce monde qui t'a dépravée.. pervertie !... Plus même ton image... Jeanne... regarde-la... ton *idée!*... Ton Idée première... Ton Idée préexistante à ton être, telle que Celui qui préside aux destinées, la tint dans sa Main de Bonté !... Cette Idée de toi que j'entrevis au jour du premier aveu, et tant de fois, plus tard... alors que je plon-

geai, ainsi qu'en deux infinis puits d'azur, au fond de tes deux yeux bleus!

JEANNE, *fuyant.*

Au secours!... La misérable!... Elle me poursuit!... Elle me poursuit!...

MARCEL.

Elle te poursuit... oui, elle te poursuit!... Et regarde... Elle t'efface!... Elle t'efface à mesure qu'elle te poursuit!

JEANNE, *fuyant.*

Au secours!... Au secours!... Elle veut me faire mal!... Défends-moi!... Préserve-moi!...

MARCEL, *étendant les bras et cherchant Jeanne.*

Te préserver?... Te défendre?... Tu t'es tellement effacée que je ne sais où tu es?... Mais elle, je la vois bien... et ce n'est plus toi... c'est elle qu'il faut que je préserve de toi!

JEANNE, fuyant terrifiée.

Qu'est-ce que tu dis?... Oh!... Ton regard!... ce regard!... C'est son regard à Elle!... Ne me regarde plus!... Ne t'approche plus!... Je vous vois trop bien tous les deux!... Toi c'est Elle!... Elle c'est Toi!... Oui!... Oui!... Je sens trop que vous ne faites qu'un!... Que vous me tuerez parce que vous vous êtes mis ensemble!... Que vous allez vous défaire de moi, parce que je ne vous sers à rien maintenant!...

Elle se jette toute petite, toute diminuée sur un sopha au fond, comme une pauvre bête traquée.

MARCEL, étendant les bras et cherchant Jeanne.

Où es-tu?... Où te dissimules tu?... Par ici?... Par là?... Veux-tu te montrer enfin?... Ah! cette fois, je te tiens, désastreuse petite menteuse!... Odieuse petite poupée de femme qui m'a rendu fou!

Il la meurtrit.

JEANNE.

Lâche !... Lâche !...

MARCEL.

Ha !... Tu as refusé de me donner ton Image ?... Je vais la prendre... Ha !... Tu as refusé de devenir celle que je voulais ?... Je vais te contraindre à la devenir !...

Il la meurtrit.

JEANNE.

Lâche !... Lâche !...

MARCEL.

Car je suis un Créateur prodigieux !... Prodigieux, entends-tu !... Et je recréerai le Monde à ma guise le jour où il m'en prendra fantaisie !... (Lui appuyant férocement sur les épaules et lui serrant le cou). Rentre en Jeanne, l'Image qui s'était échappée de Jeanne !...

JEANNE, étranglant.

Ah !...

MARCEL.

Rentres-y pour éternellement, et ne la quitte plus !...

JEANNE, mourant.

Ah !...

MARCEL, tombant à genoux, illuminé.

Merveilleuse et sublime chérie, je vais donc te contempler dans l'étincelante vérité de ta nature !... Telle que tu naquis !... Telle que je t'ai fait renaître !... Telle que tu es !... Te voilà morte, te voilà vivante et resplendissante !... (Il saisit le corps inerte par la taille, et ainsi que s'il promenait une amante, l'amène très doucement sur le devant de la scène.) Viens, Jeanne... Viens comme jadis au bois de Seignelette... Enlace-moi le cou de ton cher bras... (Il lui place le bras autour de son cou.) Là !... Ouvre tes

doux yeux, que j'y lise ta joie... (Il lui lève les paupières.) Mets ta bouche sur ma bouche, que je boive tes lèvres... (Il l'embrasse sur les lèvres). Jeanne... Je crois que ta mère est derrière nous qui cueille des violettes... Vite... Vite... Prenons ce petit sentier qui mène au fond du bois... pour nous aimer!

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT ET PEPIN.

THEATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (8 séries out paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix 3 50

MON NOM ! comédie en trois actes, par Ambroise Janvier et Marcel Ballot (Théâtre-Moderne), gr. in-18. 3 50

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs), in-18. 2 »

LA MARIÉE RÉCALCITRANTE, comédie-bouffe en trois actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18. . . . . 2 »

LA PAIX DU MÉNAGE comédie en 2 actes, par Guy de Maupassant, (Comédie-Française), 1 vol. in-18 . . 3 50

« ALLÔ! ALLÔ! » comédie en un acte, par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . 1 50

LA MAISON DES DEUX BARBEAUX, comédie en 3 actes, par A. Theuriet et H. Lyon (Odéon), in-18 . . . 2 »

LA COURSE AUX JUPONS, comédie en 3 actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18. . . . . 2 »

LE PARDON, comédie en trois actes, par L. Gandillot (Théâtre-Moderne), in-18. . . . . 3 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . 1 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

LES FEMMES COLLANTES, comédie-bouffe en cinq actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18 . . 2 »

LE JUSTICIER, drame en six actes et sept tableaux, par le Comte S. Rzewuski, (Ambigu), gr. in-18 .. 3 50

LES FIANCÉS DE LOCHES, vaudeville en trois actes, par G. Feydeau et M. Desvallières (Cluny) . . . 2 »

ANTOINETTE RIGAUD, comédie en trois actes, par Raymond Deslandes (Comédie-Française) . . . . . 2 »

SAPHO, comédie en 1 acte en vers, par Armand Silvestre, (Comédie-Française), 1 vol. in-18. . . . . 1 50

PRÊTE-MOI TA FEMME, comédie en deux actes, en prose, par Maurice Desvallières (Palais-Royal), in-18 . . . . 1 50

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . 2 »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-Saint-Martin), in-18. . . 2

UN CRÂNE SOUS UNE TEMPÊTE, saynète par Abraham Dreyfus (Gaîté), in-18 . . . . 1 »

LA VOCATION DHÉLÈNE comédie en un acte par Georges Lieussou (Cluny.) 1 50

LE FILS DE CORALIE, pièce en 4 actes par Albert Delpit (Gymnase), in-18 . . . . 2 »

L'ENLÈVEMENT DE SABINE, comédie-bouffe en 3 actes, par Léon Gandillot (Cluny), in-18. . . . . 2 »

CELLES QU'ON RESPECTE, comédie en trois actes, par Pierre Wolff (Gymnase), gr. in-18. . . . . 3 50

LYSISTRATA, comédie en quatre actes par Maurice Donnay (Grand-Théâtre), gr. in-18. . . . . 3 50

JEAN DARLOT, drame en 3 actes, par Louis Legendre (Comédie-Française), 1 vol. in-18 . . . . . . 3 50

AU DAHOMEY, pièce en cinq actes et dix tableaux par F. Oswald, Gugenheim et Le Faure (Porte-Saint-Martin), in-18. . . . . 2 »

TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie-bouffe en 3 actes, par E. Grenet-Dancourt (Cluny), in-18 . . . . . 2 »

GLYCÈRE, comédie en 1 acte, par Eugène Boyer (Odéon), 1 vol. in-18. . . . . 1 50

DE FIL EN AIGUILLE, pièce en 4 journées, par Léon Gandillot (Théâtre d'application). 3 50

LA GIFLE, comédie en un acte, par Abraham Dreyfus (Palais-Royal) in-18 . . . . 1 50

PHRYNÉ, opéra-comique en 2 actes, par Augé de Lassus, (Opéra-Comique) in-18 . . . . 1 »

LE PRÉ CATELAN, comédie en un acte en prose, par Jean Sigaux, (Odéon) in-18 . . . . 1 50

COMÉDIES EN UN ACTE, par Ernest Legouvé, de l'Académie française un vol. gr. in-18. — Prix . . 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — Pichat et Pepin